

17
1969

Sommaire

Actualité

Georges Durand, une mort qui nous interpelle
Page 5

Etudes

● Les hommes d'Aujourd'hui et de Demain
Albert Grimaux Page 11

● Les Vacances et le Tourisme
Agnès Pitrou Page 21

Recherches

Signification de l'incroyance et nature de la
Foi

Dossier présenté par
Bernard Lacombe Page 41

Officiel-Prélature

Assemblée générale Page 75

Nominations Page 80

Carnet de la Mission Page 84

Ouvrages reçus Page 85

Nous avertissons nos lecteurs que les numéros 18 et 19 constitueront un numéro double qui rassemblera la première partie des travaux de l'Assemblée Générale (Octobre 1969).

Les personnes désirant se procurer plusieurs exemplaires voudront bien avertir la rédaction de la Lettre aux Communautés de la Mission de France, Prélature, 16 rue du Père Lucien Aubry — Boîte Postale 38 — 94 - Fontenay-sous-Bois.

18
19
1969

Georges Durand

une mort qui nous interpelle

Né à Versailles en février 1927, Georges DURAND était entré à la Mission de France en 1950, après avoir été ingénieur agronome. Ordonné prêtre en 1956, il avait fait partie de l'équipe de Treignac (Corrèze). Il a effectué, par la suite, des recherches sociologiques. Membre du Conseil de la Mission de France de 1963 à 1968, il assurait notamment la responsabilité de la LETTRE AUX COMMUNAUTES.

Depuis, il travaillait au C.E.R.A.C. (Centre d'études de ruralisme et d'aménagement des campagnes) et était particulièrement chargé d'une enquête en Haute-Marne.

En même temps qu'il assumait toutes ces responsabilités, Georges a été, pendant de nombreuses années, le maître d'œuvre de l'adaptation du Catéchisme destiné aux enfants en milieu rural non christianisé.

Un accident mortel

Lettre adressée aux prêtres de la Mission de France et à des amis de Georges.

Fontenay, le 16 septembre 1969

« Chers amis,

J'ai à vous annoncer un deuil brutal qui frappe toute la Mission : Georges DURAND a été tué dimanche après-midi dans un accident de la route en Haute-Marne, près de Chaumont.

Voici les circonstances de cet accident : Georges voyageait seul à bord de sa voiture. A la hauteur de Blaisy, au moment où il aborde le pays, surgit une Maserati hollandaise roulant à vive allure. Celle-ci, emportée par la vitesse, se déporte à gauche et heurte de plein fouet la R 4 de Georges.

Il fallut l'aide des pompiers pour le dégager de la voiture. Le moteur et la roue avant gauche se trouvant à la hauteur du conducteur, Georges a été broyé. D'après les gendarmes, il était conscient ; mais, arrivé à l'hôpital de Chaumont, l'infirmière chargée de le préparer nous assura qu'il la regardait mais que visiblement il était dans l'impossibilité de communiquer, parce que déjà dans le coma.

Le choc a eu lieu à 15 h 30. Georges est mort sur la table d'opération à 16 h 20.

Puisse Georges nous rassembler tous aujourd'hui dans une prière unanime. Nous partageons tous la peine de ses parents et de sa famille déjà si douloureusement éprouvés.

Georges nous laisse un témoignage de qualité que nous devons tous recueillir :

il alliait à une ténacité patiente et fraternelle un équilibre à toute épreuve et une fidélité robuste et joyeuse. Homme de Foi, Georges a été sans cesse soucieux et même passionné d'une Foi vraiment communicable aux hommes d'aujourd'hui. Ce « langage » nouveau à inventer pour notre temps constituait l'une des dominantes de sa vie. Son dernier voyage en est une ultime preuve.

La mort de Georges, au seuil même d'une nouvelle étape dans la vie de la Mission, est un signe et un appel pour nous tous. Elle nous invite, d'une manière violente et inattendue, à croire en vérité qu'une nouvelle naissance ne peut jaillir que de la mort.

Georges nous réapprend aujourd'hui à vivre cet impératif missionnaire par excellence : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (Jean 12, 24).

Norbert Guillot ».

A l'occasion de la mort de Georges, nous avons reçu à Fontenay beaucoup de messages de sympathie.

Nous remercions vivement toutes les personnes qui nous ont écrit.

Nous nous excusons de ne pas pouvoir répondre à toutes ni d'évoquer leurs témoignages. Nous publions simplement ici un extrait d'une de ces nombreuses lettres :

« ...Je crois qu'il est dans la logique de nos vies d'aimer jusqu'au bout, jusqu'à ce bout où tout est donné à l'avance sans condition. Je crois aussi que la fidélité d'un groupe à sa vocation s'enracine dans le sacrifice de tel ou tel de ses membres. Un accident est toujours stupide, mais l'arrêt brusque d'une vie consacrée n'est pas stupide, c'est le passage nécessaire pour que nous portions du fruit. Dans ce temps particulièrement difficile que vous devez vivre ensemble, c'est une sécurité de savoir Georges, et par lui la Mission, à la source de tout effort missionnaire... ».

Un partage silencieux

Un corps humain, c'est bien peu...
Une vie d'homme, c'est très grand...

Ce rapprochement s'est imposé à moi dans toute sa force : en découvrant à l'hôpital un corps mutilé de partout, en restant muet devant l'effroyable dislocation d'une R4 écrasée, comment ne pas réaliser l'extrême fragilité de notre machine humaine ? Simultanément, tous les gestes, toutes les paroles chargées de sympathie et d'émotion, dont j'étais le témoin direct, disaient que l'essentiel était au-delà, et que cet essentiel pourtant demeurait...

Comme si, paradoxalement, toute cette tristesse, toute cette incapacité à traduire exactement l'amitié et le regret ne projetaient que dans une lumière plus vive ce qui, jusque là, était seulement soupçonné ou mal entrevu !

Soudain, totalement, le tissu compact d'une vie était recomposé, dont beaucoup n'avaient découvert auparavant que des fils très partiels.

Le collègue-ingénieur de Georges se doutait-il que son amour des populations rurales, à l'avenir économique incertain, recouvrait une passion non moins grande d'une annonce possible de l'Évangile, aujourd'hui, précisément à ce niveau ?

À l'inverse, tel de ses familiers savait-il que son travail d'enquête constituait — selon un représentant qualifié des services d'agriculture — une chance pour le département de la Haute-Marne ?

La discrétion de Georges n'était pas étrangère à cet état de fait.

Il parlait des choses graves et sérieuses avec une simplicité qui ne brutalisait jamais l'attention de son interlocuteur.

✱

Une vie d'homme, c'est très grand...

Non seulement par le volume des tâches quotidiennes réalisées, mais plus encore par leur sens, par leur qualité. Et là se découvre tout à coup ce qui unifiait, à un niveau très profond, une apparence diversifiée : la fidélité à un absolu, Jésus-Christ et son amour communiqué.

Et c'est bien là que s'enracinait tout ce qui a été dit sur Georges dans les nombreux hommages venus jusqu'à nous : compétence, sens de l'humain, volonté de valoriser tout ce qui pouvait l'être, rigueur et exigence personnelles.

Affirmer que c'était la mise en valeur d'un héritage familial n'enlève rien à sa personnalité, ni à l'authenticité de son esprit missionnaire. N'en déplaise à la modestie de ses parents, il faut que l'on sache d'eux combien, en ces jours, leur foi, leur force d'âme, une certaine forme de sérénité ont impressionné toutes les personnes

qui les ont approchés. Leur témoignage prolongeait ainsi directement celui que Georges avait voulu poser par l'ensemble de sa vie.

Les questions demeurent, que nous nous posons tous avec eux. Pourquoi cette rupture dans nos affections les meilleures, rupture nouvelle pour la famille de Georges déjà éprouvée l'an dernier par le deuil de son frère ? Pourquoi tant d'espérance de travail, tant de fruits de rencontres qui auraient mérités d'être entretenus, prolongés, amplifiés ?

Pourquoi la mort, ressentie comme autre chose qu'une simple disparition physique ?

Il n'existe pas de réponse logique. Seulement peut-être un sens à percevoir si l'on rapproche ce mystère de cet autre qu'est l'amour de Dieu, éclatant en la Résurrection. Deux réalités tout aussi fortes et aussi inexprimables l'une que l'autre...



« Héritage » : à dessein j'ai employé ce mot tout à l'heure ; il résume à la fois ce que Georges avait reçu, ce qu'il a mis en valeur, et finalement ce qu'il nous laisse de lui.

Car ce qui était sien, ce qui constituait son œuvre d'hier et ses projets pour demain est devenu, dans sa mort, notre bien commun.

« Il faut que cette mort serve à la Mission ». C'est une réflexion venue sur les lèvres de sa mère, l'autre jour. Elle comporte cette impérative exigence pour ceux que l'amitié, le travail ou quelque autre lien unissaient à Georges, de prolonger par leur vie le meilleur de ce qu'il avait voulu inscrire dans la sienne : le service de Jésus-Christ reconnu dans tous les frères d'une manière concrète et vraie.

Maurice Lassaux.

Une "vérité" sacerdotale

Ce texte, tiré de « Orientations pour la catéchèse des enfants en milieu rural non christianisé » (3. Vivre en Eglise, p. 21), que Georges appréciait et avait fait sien, a été lu aux Eucharisties concélébrées à Chaumont et à St-Hippolyte.

« Partager réellement la vie d'un peuple, ses joies, ses espoirs, ses souffrances et ses deuils, devenir l'un d'eux, arriver à penser, à réagir, à vibrer comme eux, le Christ l'a fait pendant sa vie terrestre... C'est bien faire mon travail de prêtre !

Dialoguer, prendre part, communier, faire sien, puis aider à aller plus loin, mais lentement, au rythme des maturations humaines, vers plus d'ouverture, plus de vérité, plus de paix, plus de don de soi... n'est-ce pas aider la grâce en eux, personnes et communautés, à se

frayer un chemin ? N'est-ce pas faire œuvre sacerdotale ?

Les yeux fixés sur l'Eucharistie, où s'exprime et se bâtit l'Eglise, accepter de voir les gens rester longtemps (toujours peut-être) sur la route sans jamais y accéder ; mais soucieux de leur proposer toujours de marcher, sans pouvoir même leur dire le but, n'est-ce pas vivre pleinement le sacerdoce ?

Aider chacun à mieux tenir sa place, là où il est, aider chaque communauté à mieux remplir son rôle, en retrouvant le dessein de Dieu et du même mouvement en se libérant du mal, révéler à chacun que sa vie personnelle a des dimensions communautaires, n'est-

ce pas déjà mettre en place l'Eglise ?

Serviteur de la grâce, de la rencontre de Dieu et des hommes, chaque fois que je cherche, que je découvre, que j'aide à faire passer la grâce du Seigneur, je suis prêtre, quel que soit le niveau très embryonnaire où se fait cette rencontre.

... ; rien n'est sans importance et tout peut être chemin de la grâce, car Dieu travaille sans se lasser. La vie sacerdotale se découvre alors d'une amplitude extraordinaire et cette découverte de plus en plus approfondie engendre et fortifie l'Espérance... ».

Les hommes d'aujourd'hui et de demain

Albert Grimaux

Dans la Lettre aux Communautés n° 14, quelques pages introduisant des réflexions d'équipe (Soissonais, Equipes spécialisées) présentent l'ensemble de la recherche appelée « La révision des implantations ». L'objectif de cette révision votée à l'Assemblée générale de 1965 est d'accroître la portée missionnaire de notre effort dans la société d'aujourd'hui.

Il fallait tirer les leçons de ce que nous avons vécu, confronter les appels que nous avons perçus, là où nous sommes. C'est le sens de la contribution de chacune des équipes. Mais il fallait aussi éviter de nous enfermer dans notre propre expérience, relativiser nos propres engagements, pouvoir discerner d'autres appels ou interrogations. C'est ainsi que le monde ouvrier constitue le terreau privilégié où beaucoup de nos engagements sont enracinés. Si l'analyse des bouleversements dans la vie des hommes fait apparaître de nouvelles aliénations, c'est encore à l'intérieur du monde des travailleurs qu'elles se manifestent de la manière la plus repérable et la plus significative. C'est pourquoi il a paru nécessaire d'entreprendre, dans un chapitre distinct, une étude de type sociologique de la société française d'aujourd'hui et, si possible, de demain.

L'entreprise était difficile. Nous n'avions évidemment pas les moyens de faire par nous-mêmes les « enquêtes directes » et les multiples analyses qu'elle suppose. Nous ne pouvions que rassembler, classer, et comparer des données déjà recueillies et élaborées.

Nous ne pouvons pas davantage prétendre à la réalisation d'une « somme » exhaustive, sous peine de nous condamner... à ne jamais conclure. Nous avons cherché davantage à discerner la signification des diverses réalités et de leur devenir, en nous efforçant de les pondérer les unes par rapport aux autres.

Notre effort visait essentiellement à identifier les groupes humains qui appellent en priorité une participation missionnaire de prêtres à leur vie, à leurs interrogations, à leurs recherches. C'est pourquoi nous avons dû préciser d'abord à quel titre (ou plutôt à quels titres divers) des groupes sociologiquement repérables pourraient appeler une telle participation.

Le partage auquel nous sommes appelés :

Un service et une recherche.

Qu'est-ce qui va permettre d'identifier ces groupes ?

En fonction de quoi pourra-t-on dire que certains groupes appellent plus que d'autres une participation sacerdotale à leur existence ?

Nous avons écarté d'abord, ou tout au moins renvoyé au second plan, la réponse commode : ce sont les groupes les plus *déchristianisés*, les plus *étrangers* à l'Eglise. Nous avons pensé qu'on ne pouvait pas retenir comme critère décisif la situation *institutionnelle* et *statistique* de l'Eglise à l'intérieur de ces groupes ou par rapport à eux.

Autrement dit, nous n'avons pas pris comme base les cartes ou les statistiques de pratique religieuse.

L'hypothèse que nous avons retenue est d'un autre ordre.

1. La norme fondamentale, c'est évidemment la *mission de l'Eglise*, qu'on peut résumer en deux formules indissociables : *service de l'Evangile*, *service de l'homme*.

Nous sommes ordonnés à la réalisation et à l'*authenticité* de cette mission.

Nos « insertions » doivent permettre d'y *travailler* effectivement et d'en *signifier* la nature véritable.

2. Cela nous conduit à poser deux questions essentielles :

- a) Quelles sont les situations humaines qui provoquent aujourd'hui la foi à *s'exprimer* dans un service désintéressé de l'homme ?
- b) Quelles sont les situations humaines qui provoquent aujourd'hui la foi à *s'interroger*, à *s'approfondir*, à *s'expliciter*, dans la participation consciente au devenir et à l'*invention* de l'homme ?

C'est en fonction de ces deux questions que nous avons tenté de discerner les « groupes caractéristiques » qui appellent notre participation. C'est probablement ces deux questions qui résument les critères les plus fondamentaux et les plus décisifs.

3. Ces deux formulations se corrigent et se complètent. La première risque toujours de laisser entendre que la foi est un donné définitivement inventorié et possédé qu'il s'agirait seulement de mettre en œuvre, de monnayer, de traduire ou... d'adapter. La seconde fait parfois douter du désintéressement de l'Eglise : l'expérience du monde et de l'histoire n'est pas seulement, pour les chrétiens, l'occasion d'éprouver ou d'approfondir leur foi.

La distinction des deux perspectives ne doit pas faire oublier leur *unité* profonde. Pour l'Eglise, le service de l'Evangile et le service de l'homme sont un même service. Il y a comme un cycle permanent de l'action de l'Eglise (comparable au cycle de l'énergie, mais qui comporte normalement, au lieu d'une déperdition, un progrès de l'homme et un progrès de la foi). L'Evangile est un appel constant à servir l'homme. Mais il n'y a pas de service authentique de l'homme qui ne participe, si humblement que ce soit, à l'effort collectif des hommes pour la croissance, ou mieux la découverte, l'invention de l'homme, au long de l'histoire. Et ce progrès dans la connaissance et la construction de l'homme pro-

voque sans cesse la conscience chrétienne à progresser dans la connaissance de Jésus-Christ, dans l'intelligence de son témoignage, donné une fois pour toutes mais toujours imparfaitement dévoilé, imparfaitement compris. A mesure qu'elle tente d'annoncer, d'exprimer le témoignage évangélique, en participant de façon désintéressée à l'effort des hommes, l'Eglise est sollicitée de réviser sa manière de le comprendre, de le dire et de le mettre en pratique.

Ce mouvement n'est pas une construction abstraite et théorique. Il correspond à la frame de *toute existence chrétienne* consciente. Dans une récente contribution à la Recherche commune, l'un d'entre nous reprenait sensiblement le même schéma — en termes plus concrets, évidemment — pour relire sa vie sacerdotale déjà longue. On peut remarquer aussi que c'est le schéma de la *révision de vie* complète, de la révision de vie chrétienne celle qui ne va pas seulement de la foi à la vie, mais également de la vie à la foi. Bref, il semble que chacun de nous n'aurait pas de peine à retrouver ce mouvement au cœur de sa propre expérience de la foi.

En résumé

Les groupes à identifier nous ont paru être ceux qui sont porteurs ou significatifs d'un enjeu *humain* important, ceux où s'exprime ou ceux qui expriment de la façon la plus dense et la plus vive l'interrogation de l'homme face à l'*avenir*, la question du sens de l'existence humaine.

Pourquoi ?

— D'abord parce que c'est là où l'Homme est le plus directement et le plus massivement

mis en question que l'Evangile convie l'Eglise à se mettre au service de l'homme.

— Ensuite parce que la question de *Dieu*, la question de la *foi*, est étroitement liée, dans la conscience de l'homme, à la question du sens de son existence. Et cette question se pose surtout lorsque l'homme doit affronter la nouveauté imprévisible de l'*avenir*, qui le provoque à remettre en question les *représentations* antérieures de sa condition et de sa destinée.

La diversité des appels et des situations

Il va de soi que les groupes humains peuvent être porteurs d'un enjeu humain à divers titres, et concernés par l'avenir de diverses manières. Il était très important de ne pas oublier cette diversité. Nous avons discerné au moins sept modalités possibles de référence à l'avenir et du même coup sept types de groupes qu'il fallait tenter d'identifier, en fonction de l'évolution de l'homme et de la société :

Les Groupes en expansion

Ce sont ceux dont l'importance numérique est en pleine croissance. Quel que soit le rôle qu'ils ont ou qu'ils auront à jouer, ils seront massivement impliqués dans les conditions de vie de demain.

Parmi ces groupes d'avenir, distinguons des groupes d'ordre démographique et des groupes d'ordre professionnel.

A) La croissance de la population française s'effectue selon ce rythme :

En France, en 1969, un enfant naît toutes les
38 secondes,
une personne meurt toutes les 58 secondes,
un immigrant entre toutes les 3 minutes et demi.

L'évolution démographique depuis la deuxième guerre mondiale fait apparaître trois groupes importants.

a) « La montée des jeunes ».

Les 16 500 000 de moins de 20 ans constituent le tiers de la population totale, l'équivalent de la population active. Autrement dit, un Fran-

çais sur trois appartient à cette tranche d'âge. Cet afflux de la jeunesse provoque une explosion scolaire gigantesque : En 1965, plus de 12 300 000 Français étaient inscrits comme élèves ou comme étudiants, soit 1/4 de la population totale. Et encore, la scolarisation obligatoire s'arrêtait à 14 ans. Par rapport à 1900, le taux de scolarisation a été multiplié par 25 au niveau des collèges d'enseignement général, par 15 à celui des lycées, par plus de 12 pour l'enseignement supérieur.

b) Une masse de personnes âgées.

Alors que vers 1851, un Français sur 10 avait plus de 60 ans, actuellement c'est presque un Français sur six qui a dépassé cet âge. La proportion des plus de 60 ans dans la population française a augmenté de 78 % en un siècle. Cette masse croissante des personnes âgées se traduit par la lourdeur des charges de retraite. On compte un individu de plus de 60 ans pour un peu moins de 3 de 20 à 60 ans. A la S.N.C.F., en 1962, on payait 350.000 actifs et 410.000 retraités.

c) La population étrangère.

Il y avait en 1911, 1 150 000 étrangers en France, soit 2,8 % de la population ; en 1967, 2 800 000 environ, soit 5,6 % de la population, c'est-à-dire 1/20 de la population totale ou 1/6 de la population active. Composée en grande partie d'adultes, cette population étrangère renferme un grand nombre d'actifs : 1 850 000 travailleurs.

La majorité des étrangers, soit 59 %, travaillent dans le secteur secondaire, qui n'emploie que 38 % des Français. Les 9/10 des travailleurs étrangers sont salariés. Parmi ces sala-

riés, 57 % sont des manœuvres, 31 % des ouvriers spécialisés et 9,5 % des administratifs.

B) Si l'on considère maintenant l'activité professionnelle, certaines branches rassemblent un pourcentage important de travailleurs : ce sont principalement des secteurs où la main-d'œuvre joue un rôle très important :

— La construction automobile avec les industries annexes utilisent 1 400.000 travailleurs.

— Le Bâtiment et les Travaux Publics emploient, en 1967, 1 800 000 salariés.

— Le Commerce occupe 2 500 000 personnes.

Les activités déterminantes de l'Avenir

Les groupes de ce second type sont ceux qui forgent en quelque sorte l'avenir. Ce sont les groupes qui exercent, de par leur fonction dans la société d'aujourd'hui, une influence déterminante dans la construction de l'avenir collectif.

● Les organismes de recherche, les bureaux d'études, les ateliers d'urbanisme, les services de la planification constituent autant de sphères où se fabrique, se décide l'avenir de l'homme. Même si ces groupes rassemblent peu de personnes, de par leur influence, leur place et leur rôle dans l'ensemble de la société, ils sont d'un poids considérable dans la rationalisation des activités collectives. C'est là que s'élabore une véritable culture scientifique, une mentalité technicienne qui se répercute jusque sur l'homme de la rue.

● L'informatique, c'est-à-dire le traitement logique et automatique de l'information par des ensembles électroniques, devient une pièce maîtresse de cette période appelée par certains auteurs : « la seconde révolution industrielle ».

L'informatique opère une révolution totale dans les activités où elle pénètre. L'ordinateur va

devenir l'outil majeur en différents secteurs (industrie - commerce - agriculture - sciences - économie). Il suscite à la fois de l'enthousiasme et des craintes. L'utilisation d'un nouvel outil a toujours bouleversé la vie sociale, les mentalités et les conceptions des hommes. Plus l'outil intervient au stade de la conception, plus la transformation qu'il provoque est importante. On estime qu'en 1975 200.000 personnes au minimum seront employées au service des ordinateurs.

Les lieux d'une recherche collective de l'avenir

Ces groupes ne sont pas tout à fait du même type que les précédents. Ce sont les groupes qui sont le lieu d'un effort collectif (syndical, politique, culturel) important pour la définition d'un certain avenir de l'homme. Ils interviennent dans l'élaboration ou dans la contestation des structures et des projets qui conditionnent cet avenir.

Dans le développement de la société, chaque milieu social, chaque homme peut et doit apporter sa contribution. En premier lieu le syndicalisme, qui s'est toujours élevé contre la réduction de l'homme à l'état d'instrument de production, demeure encore plus aujourd'hui un des moteurs principaux du progrès humain. Ainsi toutes les industries où la syndicalisation des travailleurs est importante, telles que l'automobile, la métallurgie, participent à cette recherche. D'autres branches, telles que la chimie, l'aéronautique, où la conscience syndicale se développe dans des perspectives gestionnaires, apportent également leur contribution. Des agriculteurs s'organisent pour trouver des réponses humaines aux « impératifs économiques » : ils cherchent des formes nouvelles d'association et de coopération (ex. : agriculture de groupe).

En ce qui concerne la contestation, deux groupes nous apparaissent avec évidence :

— les *jeunes*, n'étant pas intégrés dans la société, ressentent plus que d'autres les malheurs de notre société technicienne. Même si leur revendication est teintée quelquefois de romantisme ou d'idéalisme, elle n'en demeure pas moins utile. A travers leurs inflations verbales, leur utopies juvéniles, s'inscrit une recherche du sens de l'homme.

— Les *étrangers* posent sans doute des questions tout aussi graves, généralement non formulées, par leur seule présence. Ils sont le rappel permanent de l'aliénation profonde des travailleurs pour l'ensemble de la classe ouvrière, ils rendent tangible l'existence du Tiers-Monde à l'intérieur d'une économie développée.

Les Groupes typiques de l'avenir

La quatrième série est celle des groupes qu'on peut considérer comme *typiques* de l'avenir parce que, même s'ils sont encore peu nombreux, ils constituent des *modèles*, des prototypes de la société, de la mentalité ou des mœurs de l'avenir.

Il est difficile de tracer d'une manière précise les traits du devenir de l'homme. Sans risque de se tromper, on peut avancer que l'homme de demain se déplacera plus facilement,

habitera des villes nouvelles,

devra acquérir constamment de nouvelles connaissances,

bénéficiera davantage de loisirs.

Tous les groupes où nous percevons l'ébauche de ces modèles attirent notre attention.

A/ Le déplacement : contrainte ou liberté

La mobilité a toujours été perçue comme une certaine liberté. Les philosophes du Moyen-Age attribuaient déjà dans l'ordre du monde une supériorité des animaux sur les plantes, celle de pouvoir se déplacer, donc d'être plus près de Dieu. Toute cette époque considérait que le voyageur était l'homme libre par excellence. Ce n'est d'ailleurs que le prolongement du thème d'Icare. Certaines activités aujourd'hui participent à ce nomadisme de l'ère industrielle, notamment les gens du voyage, les transports, les professions de grands déplacements. Tous ces hommes sans frontières, affrontés à des cultures différentes, ont peut-être une clé de compréhension du monde moderne.

Cependant pour beaucoup de travailleurs, le déplacement représente plutôt une contrainte. C'est le sort de beaucoup d'étrangers : ils constituent une main-d'œuvre qui se déplace facilement. Qu'il s'agisse de construire un barrage, un complexe industriel, une autoroute : les ouvriers suivent l'entreprise et s'en vont, le chantier terminé.

C'est aussi la caractéristique d'un certain nombre de professions (Travaux Publics, Marine, Transports, Hôtellerie...). Ces travailleurs ont du mal à nouer des relations stables. A l'intérieur même de leurs groupes professionnels, les rapports sont généralement transitoires. L'intégration sociale se réalise difficilement.

B/ L'habitat collectif

Si selon toute probabilité le pourcentage de la population urbanisée est de l'ordre de 80 %, à la fin du siècle, les nouvelles formes d'habitat, notamment les « grands ensembles », sont dès maintenant un élément significatif du phénomène d'urbanisation. Le grand ensemble n'est sar

doute pas l'image définitive de la ville de demain ; il l'annonce cependant et en ouvre le chemin. Les Z.U.P. peuvent être des écoles de socialisation pour l'homme qui s'urbanise.

C/ La formation permanente

Les trois périodes de la vie, formation, vie active et retraite, étaient jadis très cloisonnées et successives. On quittait l'une pour accéder à l'autre.

Dans le monde moderne, elles deviennent concomitantes. Ce phénomène montre que les connaissances acquises doivent sans cesse se réadapter. L'accélération du progrès technologique provoque des reconversions professionnelles. Tous ceux qui, dans des centres de F.P.A., cherchent à promouvoir un enseignement simple et sérieux, accessible pour des adultes, collaborent à leur niveau au grave problème de la réforme de l'enseignement.

D/ Le développement des loisirs

Le temps libre des Français s'est sensiblement allongé depuis 1936 : raccourcissement du temps de travail (semaine de 40 heures), congés payés. Sans tomber dans le mythe trop facile de « la civilisation des loisirs », (une civilisation repose toujours sur le travail), il faut reconnaître que nous assistons à une certaine socialisation des loisirs qui prend multiples formes : loisirs à domicile (lecture - télé - disques - bricolage - peinture), loisirs impliquant migrations hebdomadaires (week-end - résidences secondaires), loisirs de vacances comportant déplacements à grande distance. Parmi les 3 fonctions des loisirs : repos, divertissement, culture, jusqu'alors la dernière est peu développée. A travers ce phénomène, l'homme cherche une promotion culturelle dans l'échange, dans la rencontre d'autres mentalités, d'autres cultures, cherche une libération en poursuivant le mythe de l'ailleurs ou de l'Eldorado.

Les Secteurs de progrès

Ce sont les groupes qui se situent dans des secteurs où se jouent des évolutions importantes, même s'ils n'y participent qu'à titre d'exécutants. Les travailleurs qui appartiennent aux activités que nous avons appelées « déterminantes de l'avenir » en sont marqués. Il y a une mentalité caractéristique des bureaux d'études, une mentalité caractéristique des « industries de pointe ». Cela se traduit parfois dans l'organisation ou l'expression syndicale.

Mais il y a beaucoup d'autres secteurs où l'évolution technologique produit également des bouleversements considérables, qui ne sont pas sans répercussion dans la condition et la mentalité des travailleurs. Ainsi le Bâtiment et les Travaux Publics, après être restés longtemps dans une tradition quasi-artisanale, introduisent maintenant des moyens mécaniques de plus en plus puissants et des techniques révolutionnaires (on prévoit seulement 500 travailleurs pour le percement du tunnel sous la Manche). Plus largement, il faut penser aux conséquences encore mal inventoriées qu'entraînera une implantation généralisée de l'automation (actuellement limitée à quelques secteurs : Sidérurgie, Chimie, Pétrochimie...).

Les catégories condamnées au changement

Le sixième type est celui des groupes instabilisés qui sont en voie de reconversion ou qui devront se reconvertir pour suivre l'évolution.

Le changement peut être provoqué de multiples façons :

c'est un petit commerçant obligé de fermer sa boutique,

c'est une famille rurale qui doit partir en ville,
c'est une région qui perd sa vitalité.

— La reconversion professionnelle

Un certain nombre de professions, notamment les « petits métiers » n'ont plus leur place dans une société technicienne, dans l'ère industrielle moderne. En 5 ans, 1959-1964, plus de 4.000.000 de français et de françaises, soit un peu plus de 1 français en activité sur 5 ont vu leur situation professionnelle se modifier. Pendant cette même période 140.000 ouvriers ont perdu leur qualification antérieure. La moitié d'entre eux venait de secteurs en régression. Le commerce de détail ou indépendant a diminué entre 1958 et 1966 d'un pourcentage considérable : 16 %.

— L'adaptation à de nouveaux cadres de vie

Cette reconversion n'est pas uniquement d'ordre professionnelle, elle s'accompagne souvent de la disparition des modèles que proposait la société du village.

Ainsi en est-il pour les ruraux-ouvriers dont le terme évoque la double appartenance : une appartenance à la société traditionnelle, une appartenance à la société industrielle. Ce conflit de civilisation se retrouve également chez la famille rurale qui vient habiter un H.L.M., chez l'émigré du Tiers-Monde qui affronte le monde technicisé de l'usine et de la ville.

Tous ces mutants, quelquefois dans des situations dramatiques, souvent tenus à la gorge par l'immédiat, doivent accomplir un certain nombre de « passages » :

- passage d'un univers naturel à un univers technique,
- passage d'un réseau de relations face-à-face, à des relations fonctionnelles,
- passage d'un travail complet à un travail parcellaire,
- passage d'un contact direct avec la matière à un travail abstrait, rationalisé,

● passage de la famille ouverte dans une société fermée,

à une famille fermée dans une société ouverte,

● passage d'une civilisation d'attitudes à une civilisation de choix.

— L'avenir des hommes et l'avenir des « pays »

Cette insécurité devant le changement peut être aussi le problème qui concerne toute une région. Un pays qui ne peut plus assurer non seulement l'avenir de ses habitants, mais quelquefois leur subsistance, perd très vite son prestige, devient une zone qui se dépeuple dont les forces vives se sont enfuites sous l'influence d'une « psychose de départ ». Le choix d'une nouvelle vocation pour une région suppose des compétences, du dynamisme, des capitaux qui n'existent plus sur place. Souvent ces options sont douloureuses pour l'homme de ce pays. Que les terres de la Sologne soient considérées maintenant comme des terres de loisirs, cela est souvent ressenti comme un drame qui touche profondément l'agriculteur.

Les Groupes marginalisés

Enfin, il y a des groupes marginalisés qui sont de fait tenus à l'écart de l'avenir que prépare la société (soit économiquement, soit socialement, soit culturellement, soit les trois à la fois).

Victime de l'évolution, ce groupe ainsi que le précédent ne sont pas moins significatifs de l'enjeu de cette évolution. En même temps qu'ils appellent un service plus urgent : ils ont valeur de tests en ce qui concerne l'avenir de l'homme.

Cette marginalité s'affirme avec plus ou moins de force, plus ou moins de vigueur. Elle met hors circuit social, elle insularise un grand nombre d'hommes et de femmes. La société moderne

avec ses exigences de compétence, sa vitesse accélérée, sa rigueur scientifique, rejette tous les faibles, tous les êtres fragiles, tous ceux qui laissent tomber les bras devant le rythme imposé.

Ces laissés pour compte, ces excommuniés du monde moderne ont de multiples visages. Ce sont les minorités ethniques, les gitans, les étrangers, les délinquants, les débiles, les malades, les familles de bidonvilles, les chômeurs, les prostituées, les vieillards...

Mais la liste des catégories traditionnellement considérées comme marginales tend à s'allonger. Il y a aussi une agriculture marginale, un petit commerce marginal. Beaucoup d'hommes se trouvent condamnés à y demeurer faute de pouvoir accéder à des emplois nouveaux. Ils de-

viennent ainsi, quel que soit leur nombre, des marginaux de notre société économique.

Un dénominateur commun rassemble tous ces hommes : ils n'ont pas droit à la parole. Tout se décide, tout s'organise, en leur absence. Ces « hommes sans voix » sont exclus du patrimoine culturel d'un pays, de l'héritage que procure l'expansion économique. Dshérités, leur pauvreté les isole dans une société promotionnelle. Privés des bienfaits de l'économie d'abondance, les pauvres s'agglutinent, car la solitude est un poids supplémentaire à leur misère. Ils constituent des communautés refuges, des colonies, des cités de transit, des bidonvilles où ensemble ils survivent face à un monde qui n'a pas pu les accueillir.

Où en est la recherche ?

L'éventail est donc assez large. Nous avons pensé qu'il fallait cependant le laisser ouvert. Et nous avons refusé de mettre, au départ, un coefficient à chacun de ces sept types de groupes.

Nous avons donc entrepris — en toute modestie — un inventaire de la société française d'aujourd'hui et — autant que possible — de demain, pour y repérer des groupes caractéristiques. Pour baliser un peu la route, nous avons distingué cinq chapitres. Essentiellement pour classer la documentation à rassembler :

- 1°) Les perspectives d'évolution de la société française (au plan démographique, socio-professionnel, économique...).
- 2°) Les groupes qui sont caractérisés par leur situation de vie (ex. : les jeunes - les étrangers - les hommes qui vivent dans des types d'habitat nouveaux).

3°) Les groupes qui sont caractérisés par leur fonction nouvelle dans l'économie (ex. : métiers de la recherche, de la publicité, de l'informatique...).

4°) Les groupes qui travaillent à la production de biens matériels (ex. : bâtiment et T.P. - diverses formes d'agriculture - métiers de la chimie, de l'électronique).

5°) Les groupes caractéristiques qui travaillent dans les services (ex. : moyens d'information et de communication - Tourisme et loisirs - formation professionnelle).

Sur ce canevas, le Conseil et les secrétariats ont travaillé toute l'année avec l'aide précieuse d'une sociologue : Agnès Pitrou. Les sessions régionales de février et de mars se sont également interrogées en partant de l'étude de ces groupes humains ou des phénomènes caractéristiques du monde moderne.

Toute cette recherche devait aboutir à une Assemblée générale extraordinaire. L'achèvement normal de ce travail ne peut avoir lieu dans les circonstances actuelles. Sa mise en œuvre collective est impossible tant que la situation de la Mission de France n'aura pas été éclairée.

Il nous a semblé cependant que les études déjà faites ne devaient pas restées enfouies dans des dossiers. Dans leur état actuel, elles peuvent servir, croyons-nous, à la réflexion permanente des équipes. La mission que nous nous avons reçue — service de l'Évangile et service de l'homme — nous interroge toujours sur la signification et les exigences d'une participation sacerdotale à la vie des hommes. Elle nous provoque sans cesse à rajeunir notre regard.

Dans cette perspective, nous ouvrons dans la Lettre aux Communautés une chronique qui permettra de publier, dans chaque numéro, une fiche d'information sur un groupe humain caractéristique. Ainsi la documentation rassemblée pourra être mise à la disposition de tous comme celle que diffusent régulièrement les « courriers » des secrétariats urbain et rural. Le programme des parutions successives n'a pas été établi de manière systématique. C'est la date de cette première livraison, peu de temps après les congés, qui nous a fait choisir son contenu et qui nous fait proposer dans les pages qui suivent un certain nombre d'éléments sur le phénomène des vacances.

Les vacances et le tourisme

Agnès Pitrou

Domaine privilégié de la société de consommation, mais aussi conquête des luttes ouvrières de 1936, les vacances constituent un phénomène sociologique et économique dont l'importance ne cesse de s'accroître. Elles suscitent d'année en année des investissements plus coûteux, transforment l'apparence et la vie des régions considérées comme « attractives », bouleversent temporairement les flux de circulation, créent une migration à double sens vers les pays étrangers. Pour ceux qui en bénéficient, les vacances constituent cette parenthèse dans la vie de travail qui peut être récupération, évasion, enrichissement, mais en tout cas rupture avec le quotidien.

Lorsqu'on y réfléchit, cette concession à l'improductivité que représente l'arrêt pendant quelques semaines (1) du rythme de la « production à tout prix » a malgré tout une signification originale dans un monde tourné vers l'expansion et le profit ; toutefois, ce ralentissement relatif se compense par la mise en valeur, selon des critères de rentabilité, des nouvelles sources de richesses liées au tourisme et aux vacances.

Par trois aspects, les conséquences de ce phénomène massif du monde industriel moderne doivent être étudiées attentivement :

(1) Bien que, de plus en plus, les entreprises cherchent à éviter la fermeture annuelle et se contentent de diminuer leur rythme de production en « étalant » les départs en congés de leurs salariés.

1) pour les consommateurs actuels ou potentiels de ce nouveau bien qui a nom vacances ou voyages. Comme pour la plupart des biens nouveaux, la diffusion en est beaucoup plus rapide et marquée :

- chez ceux qui ont des revenus élevés,
- chez les plus jeunes,
- chez les habitants des grandes villes.

Tableau N° I

Taux de départ en vacances — 1965-1967

	Été 1965	Été 1966	Été 1967
Nombre de partants	18 710 000	19 260 000	20 010 000
Taux de départ en vacances	41 %	41,7 %	42,6 %
Taux de départ adultes (14 ans et +) ..	38,3 %	39,1 %	40,2 %
Taux de départ enfants (jusqu'à 13 ans)	49,6 %	49,7 %	49,8 %

On prévoit qu'en 1970, le taux de départ atteindra 50 %.

Tableau N° II

Départs en vacances 1965-1967

Selon la profession du chef de ménage (% de la catégorie)

	1965	1966	1967
Exploitants et salariés agricoles	8,4	9,3	9,25
Patrons de l'industrie et du commerce	41,7	43,4	42,9
Professions libérales, cadres supérieurs	83,7	83,9	85,2
Cadres moyens	74,7	74,9	69,9
Employés	56,5	58,8	59,0
Ouvriers	41,4	41,2	42,7
Personnel de service	44,0	43,5	42,9
Autres actifs	52,6	63,3	72,7
Inactifs	25,0	24,7	27,9

Tableau N° III

Départs en 1967 selon la catégorie de communes

Communes rurales	18,6
Villes de moins de 20 000 habitants	33,3
Villes de 20 000 à 100 000 habitants	48,0
Villes de 100 000 à 200 000 habitants	54,7
Villes de + de 200 000 habitants (sauf R. P.) ..	57,0
Ville de Paris	79,0
Région parisienne sauf Paris	72,6

La coupure entre ceux qui partent et ceux qui ne partent pas accentue donc les ségrégations sociales : entre générations, entre riches et pauvres, entre urbains et ruraux. Si la frustration de ceux qui ne prennent pas de vacances hors de chez eux est encore assez peu exprimée consciemment (on ne l'a jamais fait, « ce n'est pas pour nous », donc c'est difficile d'imaginer ce que ce serait), elle est sûrement vécue comme une mise à part d'un grand courant qui marque toute la vie nationale pendant 2 mois, y compris les mass-media (programmes de télévision et de radio, magazines...) et jusqu'à la vie des paroisses qui ne fonctionnent plus qu'au ralenti, pour les affaires courantes ! Quant à ceux qui partent, la manière dont ils vivent ce temps de coupure peut marquer profondément leur personnalité — même si ce temps est celui de l'évasion. Aventure pour les jeunes, possibilité de découvrir des horizons nouveaux ou de se livrer à son activité favorite, création de relations d'autant plus faciles qu'elles seront de courte durée et sans engagement pour l'avenir, moment où la famille peut se retrouver au complet avec un père enfin présent, contact avec la nature... tout cela peut être vécu selon des modes radicalement opposés : soit comme un temps de farniente et de non-contrainte auquel on rêve durant toute l'année, soit comme un resserrement des liens ou comme une aggravation des incompréhensions (renforcées par les micro-décisions à prendre continuellement pour programmer les activités), soit comme la période de l'abrutissement (soleil, trajet en voiture), soit comme celui où l'on découvre en soi et autour de soi...

Dans cette infinie variété des réactions vis-à-vis des vacances, qui dépendent à la fois des conditions dans lesquelles elles se passent et des dispositions de chacun, il faut toutefois se garder de deux mythes assez couramment répandus :

- les vacances permettent de changer radicalement les centres d'intérêt et les réactions, chacun peut se transformer à son gré...

Sauf peut-être pour les plus jeunes qui effectivement peuvent découvrir en vacances de nouveaux traits de leur personnalité, c'est l'inverse qui s'avère exact : les vacances sont profondément marquées par ce qu'on est durant l'année. Ce n'est qu'en apparence que les non-sportifs deviennent sportifs pendant 1 mois (voir, sur les plages, le nombre de gens qui ne nagent pas... et le petit nombre de ceux qui abandonnent leur voiture pour emprunter les sentiers de piétons...) ; les lectures ou les distractions sont dans la ligne de celles que l'on pratique en ville, et passéee

l'euphorie des premiers jours, les tensions familiales resurgissent... ce qui veut dire en clair que les possibilités nouvelles que pourrait faire naître ce temps de détente doivent exister en germe durant l'année, et, pour ceux qui veulent « animer » les vacances de leurs contemporains, qu'il faut partir des réactions et intérêts habituellement répandus dans les groupes sociaux auxquels ils ont affaire, même si c'est pour aller plus loin ensuite progressivement.

- Les vacances, par le grand brassage qu'elles provoquent, supprimeront peu à peu les barrières de classe ; le patron côtoie l'ouvrier sur les mêmes plages, etc. On sait que cette hypothèse est érigée en idéologie par le Club Méditerranée.

L'utopie crève les yeux, par le jeu des investissements touristiques du capitalisme, la topographie des lieux de vacances recrée peu ou prou la topographie sociale ; même lorsqu'il y a rencontre (par exemple sur certains points de la Côte d'Azur, ou en Espagne...), elle est purement physique et occasionnelle, chaque groupe ayant ses hébergements, ses lieux de distraction, ses centres d'intérêt, son réseau de relations (y compris entre jeunes). Quant à la mise entre parenthèses que constitue le séjour en club, outre qu'elle n'atteint que des catégories socialement assez homogènes (ou aspirant à l'être : la secrétaire qui cherche à s'identifier à la classe possédante), son caractère radicalement étranger à la vie quotidienne empêche qu'elle laisse aucune trace au retour en ville, sinon une vague nostalgie démobilisatrice d'une société sans tension où chacun vit comme il lui plaît. On n'efface pas les rapports de forces nés des structures économiques et politiques en jouant trois semaines aux polynésiens.

Ces restrictions marquées, il reste que la possibilité de ce temps de détente et de renouvellement que constituent ces vacances conquises de haute lutte depuis 30 ans est indéniablement positive — et sans doute largement sous-exploitée encore, comme cela se passe pour tous les phénomènes de mentalité et de mode de vie : les apprentissages sont lents, très marqués par les conditions économiques, sociales et culturelles. L'effort à poursuivre se situe sur un triple plan : permettre à ceux qui ne partent pas encore d'accéder à leur tour aux vacances ; infléchir la politique d'aménagement touristique vers la satisfaction des aspirations de tous et non d'une élite privilégiée ; faire des vacances un moyen de culture dans tous les domaines, et non un simple objet de consommation.

2) Pour les pays atteints par la vague touristique.

Il se trouve que ce sont les régions les moins favorisées par l'expansion industrielle qui, de ce fait et du fait de leur site, constituent les pôles d'attraction du tourisme : régions françaises ou pays sous-développés d'Europe, et, de plus en plus, d'Afrique du Nord ou des îles tropicales.

Tableau N° IV

Evolution de la répartition des journées de vacances en France, selon le lieu de séjour

	1965	1966	1967
Circuit	2,5	3,5	4,0
Mer	39,0	40,5	42,0
Montagne	19,5	18,0	17,0
Campagne	34,5	33,5	32,5
Ville	4,5	4,5	4,5
	(100)	(100)	(100)

- En 1967, 15 % des journées de vacances se passaient à l'étranger.
- Le taux d'accroissement entre 1961 et 1964 a été pour les adultes :
 - mer : 35 % — montagne : 22 % — campagne : 17 %.

Ce flux de touristes appartenant souvent aux catégories les plus riches dans des régions restées au stade rural pauvre ne peut pas ne pas provoquer de profondes transformations dans les circuits économiques et dans les mentalités. S'il ne faut pas exagérer l'effet du tourisme pour réanimer une économie de subsistance (et ceci d'autant plus que les promoteurs et animateurs des stations sont la plupart du temps des sociétés capitalistes étrangères au pays, l'enrichissement ne profite que très partiellement à la région elle-même), on peut penser que le tourisme engendre une série de conséquences : retenir ou attirer une partie de la population jeune, renouveler le patrimoine immobilier, valoriser certaines activités agricoles ou artisanales...

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet aspect ambigu de l'invasion touristique dont certaines régions voudraient faire une panacée à tous les maux. Il reste que la mutation qui s'accomplit au niveau des stations elles-mêmes requiert un intérêt attentif par les enjeux humains qu'elle met en cause.

3) Pour les activités professionnelles nées des vacances et du tourisme.

Le recensement exhaustif en serait difficile, tant elles sont variées et diffuses, certaines se situent au niveau des villes de départ (agences, transports, préparation aux vacances sur le plan sportif ou linguistique, commerce spécialisé dans les articles de voyage, de tourisme, de sport, firmes assurant la vente et le développement des films et photos, etc.) ; les autres s'exercent sur les lieux mêmes des trajets et des vacances : transports, hébergements, gastronomie, activités de distractions, sports, informations, protection, commerce... Toutes les branches de l'économie sont peu ou prou concernées, y compris dans l'industrie : Sud-Aviation fabrique des caravanes, Butagaz des bidons de gaz pour le camping, Hutchinson des matelas pneumatiques... petits sous-produits des grandes industries, mais dont certaines ont un impact important.

Nous reviendrons sur les plus caractéristiques de ces activités en recensant les métiers qu'elles ont fait naître. Notons que le caractère saisonnier et décentralisé de beaucoup d'entre elles leur donne des particularités et des problèmes tout à fait spécifiques.

Auparavant, il faut situer le phénomène « vacances et tourisme » dans ses dimensions et son évolution, et ses principales caractéristiques en France.

Importance du phénomène

1. La montée du flux touristique

La tendance est nette : malgré quelques fluctuations conjoncturelles (effets du plan de stabilisation, crise de mai 1968), la proportion de ceux qui partent en vacances s'accroît d'année en année, la progression étant plus marquée parmi les adultes que parmi les enfants, bien que le taux de départ des « moins de 14 ans » ne soit encore que d'environ 50 %. On prévoit qu'en 1970, la moitié des français partiront en vacances. Dès maintenant, 20 millions de vacanciers se mettent en route pour 3 ou 4 semaines, en grande partie aux mêmes dates. Sauf transformation radicale des modes de vie urbains, on peut penser que ce besoin d'exode vers des lieux plus verts ou plus ensoleillés, en tous cas plus distrayants, se diffusera de plus en plus largement et, dans bien des cas, plusieurs fois dans l'année.

Actuellement, l'aspiration aux vacances d'hiver s'enfle sensiblement. Faute de lieux d'accueil adaptés, elle ne peut guère être satisfaite que pour les jeunes et les catégories sociales aisées, et les investissements actuels ne sont guère décidés en vue de créer des formules de sports d'hiver accessibles à tous, mais plutôt pour offrir « toujours mieux » à ceux qui partent déjà.

Tableau N° V
Vacances d'hiver

Un million de séjours d'hiver en montagne pour l'année 1967-68. Ce chiffre progresse régulièrement (d'environ 10 % par an).

Dans l'ensemble, le revenu de l'hivernement est deux fois plus élevé que celui du français moyen.

Sur 1 000 cadres supérieurs — 100 vont aux sports d'hiver

Sur 1 000 cadres moyens — 53 vont aux sports d'hiver

Sur 1 000 employés — 13 vont aux sports d'hiver

Sur 1 000 ouvriers — 5 vont aux sports d'hiver

20 % des journées de sports d'hiver des français se passent à l'étranger, 35 000 enfants sont partis en classe de neige en 1967. Ce chiffre progresse régulièrement.

Que la demande soit forte, avec ses implications sur les transports, les réseaux routiers, les terrains de camping, les hébergements de toutes sortes... c'est indéniable. C'est même sans doute une des branches d'activité dont l'élasticité par rapport au revenu est la plus forte. Les statistiques et prévisions recueillies indiquent bien comment s'effectue cette progression qui fait du tourisme, dans certains pays, la première industrie exportatrice. Le tourisme en effet n'est pas une simple activité tertiaire « induite », au service d'une population : c'est une véritable industrie elle-même inductrice d'emplois de toutes sortes.

On peut noter en outre le développement d'une forme particulière de tourisme : le tourisme d'affaires. De plus en plus, congrès, séminaires, réunions de « cadres » recherchent des lieux attractifs pour leurs activités, quelques sorties étant prévues dans le programme de travail. Cette clientèle qui se réunit souvent hors des saisons de vacances, permet à certaines stations de connaître une saison complémentaire.

2. La création de nouvelles stations.

Toutes les régions souhaiteraient développer leur potentiel touristique. En fait, le développement est très inégal. Les régions du soleil et les littorales, profitent beaucoup plus de la poussée touristique que les autres, si pittoresques et intéressantes soient-elles.

La naissance ou l'extension de nouvelles concentrations se fait sous deux impulsions : une extension « spontanée » et parfois anarchique, en grande partie par la multiplication des résidences secondaires. La région parisienne (jusqu'à 200 kms) la Côte-d'Azur, le littoral atlantique... bénéficient spécialement de cet afflux ainsi que, d'une manière générale, les environs proches de toutes les grandes villes. Il faut noter d'autre part les achats massifs d'appartements ou de chalets comme « placements », destinés à être mis en location.

La deuxième forme d'extension touristique provient des « opérations » concertées de mise en valeur de sites nouveaux, décidées à l'échelon national ou départemental, plus rarement à l'échelon municipal (les communes n'ayant en général pas la capacité de réaliser de lourdes opérations, ni la volonté de se réunir entre elles). Ces opérations peuvent être de types très différents :

- sauvegarde ou mise en valeur des régions présentant un intérêt particulier du point de vue naturel : parcs nationaux (Vanoise, Pyrénées centrales...);
- aménagement de parcours présentant un intérêt touristique évident : par exemple, l'opération de la vallée de la Leyre dans les Landes. On s'efforce d'y maintenir les particularités « folkloriques », gastronomiques, etc., et de les offrir aux touristes sous forme de circuits recommandés ;
- aménagement de zones entières destinées à accueillir des stations de séjour et de très nombreux équipements de détente ou de sport. L'opération la plus connue est celle qui concerne le Languedoc-Roussillon. Mais certaines zones de montagne sont aménagées pour accueillir de véritables « complexes » de sports d'hiver (vallée de Belleville, en Savoie). La Corse est promise aussi à une mise en valeur massive ;
- création de stations nouvelles ou extension de villages existants. Le phénomène le plus apparent concerne les sports d'hiver. Après un recensement systématique de tous les sites aména-

geables en montagne, les stations naissent rapidement (chaque année voit le lancement d'une ou plusieurs stations nouvelles). Sur le littoral, la densité de l'urbanisation permet moins la fixation de nouvelles agglomérations (sauf sur le littoral du Languedoc et sur la Côte des Landes), mais plutôt l'extension des stations existantes. Enfin, il faut mentionner les nombreuses stations créées autour de « plans d'eau » souvent dans la région du Massif Central, du Morvan, etc. Ce mouvement devrait continuer.

Ces opérations, de toutes natures, destinées à accroître l'équipement touristique français et à offrir des séjours adaptés aux goûts actuels (site, activités...), bénéficient de financements publics et d'aide sous forme de prêts, lorsqu'elles parviennent à justifier de leur caractère d'intérêt général. Mais, en particulier pour les stations d'hiver, l'investissement de capitaux privés est important (« l'or blanc »), souvent aidé par des prêts du crédit hôtelier. Et l'on constate de plus en plus la main-mise des groupes financiers, ayant en vue une clientèle de luxe, sur tout ce secteur d'activités — au détriment non seulement du tourisme social, mais du respect des sites à sauvegarder qui sont « grignotés » en fonction de leur rentabilité (cf. opération du Val-Thorens dans le parc de la Vanoise).

3. Le développement des activités satellites

Le temps est loin où le séjour de vacances ne comportait pas d'autres services que la location de locaux d'hébergement plus ou moins sommaires. Une station de vacances ou de tourisme se doit de développer tout un réseau de services destinés à accueillir, distraire, répondre aux exigences de toutes sortes d'une clientèle qui cherche souvent en vacances à la fois le dépaysement et l'occasion de pratiquer ses loisirs favoris, mais aussi la possibilité de retrouver toutes les commodités auxquelles la ville l'a habituée.

● Services d'hébergement. Malgré la très forte aspiration des familles à passer leurs vacances à l'hôtel, ce type d'équipement est encore inaccessible au grand nombre. Par ailleurs, on connaît la vétusté et l'inadaptation du parc hôtelier français aux goûts de sa clientèle habituelle (y compris étrangère). Dans les stations nouvelles, les hôtels sont construits d'emblée avec une certaine qualité de service mieux ajustée aux exigences, et

avec des formules plus variées. Dans les villes et dans les stations existantes, la transformation est très lente : quelques « chaînes » (souvent attachées à des groupes américains) se mettent en place, des établissements de luxe se créent... mais l'ensemble du parc reste médiocre, et insuffisant pour faire face aux besoins croissants.

Pourtant, si on rattache à l'hôtellerie tous les services de restauration, fréquentés par une très large clientèle, cette branche d'activité touche environ 800 000 personnes (saisonniers inclus) — alors que la métallurgie en regroupe 500 000 et la sidérurgie 380 000 (chiffres de 1962).

Le développement des résidences ou appartements à louer ou à acheter est beaucoup plus rapide. Sans adopter le mythe prophétique selon lequel chaque français aurait dans quelques décennies sa résidence de loisir, le développement des vacances en famille induit une forte demande pour des logements à louer. Les formules de multipropriété cherchent à répondre au souhait de pouvoir acheter à prix réduits tout en jouissant de la mobilité si on désire changer d'endroit. Il faut noter que les immeubles en vente ou en location s'accompagnent souvent de nombreux services annexes : gestion, entretien, réparation.

Les terrains de camping se multiplient rapidement (7 millions de campeurs en 1966), avec une réglementation plus stricte destinée à lutter contre la clochardisation de terrains non équipés. La rentabilité de ces opérations n'en diminue pas pour autant, puisque le propriétaire qui aménage son camping avec des éléments de confort nombreux, et des normes d'espace pour chaque campeur, accroît ses tarifs en proportion. Les terrains de classe moyenne restent cependant encore accessibles à la plupart des usagers. On peut se demander toutefois (sauf dans des régions peu envahies) s'ils procurent des conditions favorables à la détente, à de bonnes relations de voisinage, à l'intégration dans le pays.

Enfin, le secteur des formules familiales se développe lentement, beaucoup plus lentement que la demande, encore qu'on ait pu constater une certaine désaffection pour cette formule collective de la part des destinataires prioritaires : les ménages à ressources modestes — ce qui aboutit en bien des cas à élever le niveau social de la clientèle. En conséquence, la qualité des aménagements s'améliore là aussi très rapidement : confort de l'installation, services annexes, distractions...

Simultanément les tarifs s'accroissent, renforçant le processus de rejet de la clientèle à faibles revenus. Donc beaucoup de ces institutions deviennent en fait des hôtels collectifs bien organisés et meilleur marché que les hôtels du circuit commercial, cependant que les maisons familiales « ancienne formule » ne satisfont plus qu'un cercle restreint (et souvent toujours le même) de clients.

Tableau N° VI
Evolution de la répartition des journées de vacances
en France, selon le mode d'hébergement

	1965	1966	1967
Hôtel	8,5	7,0	7,0
Location	20,5	20,5	20,0
Résidence secondaire	12,0	12,5	13,0
Parents ou amis	37,5	37,0	36,5
Tente ou caravane	13,5	14,5	15,0
Autres	8,0	8,5	8,5
	(100)	(100)	(100)

Les maisons familiales de vacances offraient en 1967 : 37 633 places.

Il faudrait encore mentionner les clubs dont la publicité claironnante laisse croire qu'ils ont un impact très important ; en fait, s'ils constituent une formule très significative du monde des loisirs, les clubs qui offrent des « vacances toutes faites » c'est-à-dire en intégrant toutes les activités, progressent surtout là où ils permettent de pratiquer des activités rares (ski, pêche sous-marine, ski nautique) ou de rejoindre des pays originaux — mais en atteignant une clientèle relativement homogène : « upper middle class », assez jeune sans charges familiales. Par contre, les clubs qui ne sont finalement que des associations de transport et d'hébergement connaissent, semble-t-il, une faveur croissante — toujours pour la visite de pays étrangers.

Tableau N° VII

Les grands industriels des vacances

Les vacances en clubs sont le fait d'un grand nombre de groupements de toute nature : agences de voyages, grandes entreprises publiques (S.N.C.F.) ou privées (Shell). D'importantes sociétés veulent s'y mettre : le groupe C.G.T.H. - Hôteltour offrira bientôt 5 000 lits dans dix hôtels-clubs. Les deux grands sont le Club Méditerranée et le C.E.T. Ils ont été créés en 1950 et 1958.

	Club Méditerranée	C. E. T.
Chiffre d'affaires (67)	129 millions	30 millions
Villages	31 millions	12 millions
Journées - vacances (68) ..	2 400 000	1 000 000
Collaborateurs	3 000 dont 800 permanents (230 au siège)	1 300 dont 130 permanents
Proportion d'ouvriers et d'agriculteurs parmi les membres	10 %	4,9 %
Capacité d'accueil en 1970 .	40 000 lits	11 000 lits

- Services d'accueil et d'information, bureaux de tourisme. Encore souvent insuffisants, leur rôle s'avère de plus en plus important à mesure que le tourisme itinérant se développe et que les stations deviennent des « ensembles intégrés » devant offrir aux touristes des services en tous genres.

- Commerces. Ils suivent évidemment les concentrations de population, sous toutes les formes connues (y compris les super-marchés), mais avec des branches privilégiées : alimentation, sport, vêtements adaptés au lieu, vente de « souvenirs » folkloriques et artisanaux, librairies. Il faut mentionner aussi la floraison des cafés, snacks, night-clubs... mais par contre assez peu de cinémas.

- Services au sport. Organismes, professeurs, personnel annexe chargé de l'entretien et du fonctionnement des équipements.

- Services de santé et de sécurité. Outre la sécurité routière ces services (souvent insuffisants encore) sont essentiellement tournés vers les soins aux accidents spécifiques de l'activité dominante du lieu.

● Transports : transports d'accès à la station, cars d'excursions touristiques, camionnage, dépannage, entretien, stations-service...

● animateurs : ceux qui prennent en charge les distractions de tous.

Enfin, il ne faut pas oublier de joindre à cette liste toutes les activités industrielles (généralement non localisées dans les stations) qui fabriquent le matériel nécessaire aux vacances, au tourisme, au sport. Par exemple, en 1962, 50 usines employant 5 000 personnes fabriquent du matériel de camping, avec un chiffre d'affaires qui augmente de 15 % par an. Actuellement assez éparpillées, ces industries tendent à se regrouper pour lutter contre la concurrence ; certaines d'entre elles, comme celles qui fabriquent des voiliers ou des skis, connaissent une progression rapide.

Tableau N° VIII

Bateaux de plaisance

Immatriculations nouvelles de bateaux de plaisance en France de 1963-1966

	1963-64	1964-65	1965-66
Voile	7 543	9 943	11 313
Moteur	12 353	20 044	19 983

— La flotte de plaisance devrait atteindre en 1970 : 175 550 unités.

— 80 000 jeunes fréquentent chaque année les quelques 350 écoles de voile qui existent en France.

La plupart de ces activités connaissent en fait une double implantation : dans les villes de départ (par exemple, tous les commerces d'équipement, les bureaux de voyage, les préparations diverses), et dans les stations elles-mêmes.

4. Le développement particulier du tourisme de week-end et de dimanche

Outre les résidences secondaires, qui ne sont encore accessibles qu'à une minorité (même si cette minorité s'accroît relativement vite ; mais beaucoup de ces résidences sont trop éloignées de la ville d'origine pour être utilisées en dehors des va-

cances) et les « clubs » qui accueillent quelques privilégiés, d'autres formules devraient permettre aux citadins une évasion plus agréable le dimanche (2) :

— Les parcs de loisirs. Créés aux portes des villes, ils devraient offrir, sur de vastes surfaces, une multiplicité d'activités intéressant tous les âges : sports, jeux, camping, sentiers de promenade... Le premier parc en activité a été ouvert à St-Amand-les-Eaux, dans le Nord ; plusieurs sont prévus autour de Paris (3).

— Les excursions organisées. Beaucoup de villes offrent des programmes d'excursions de un ou 2 jours en car ou en train à des prix très réduits. La clientèle de ces excursions est assez variable selon leur destination, les jeunes étant surtout attirés par les plages l'été et la montagne l'hiver.

— Il reste que, même sous leur forme souvent anarchique actuelle, qui provoque accidents et encombrements sur les routes, les migrations de fin de semaine créent de nouvelles concentrations et font naître de nouveaux besoins qui ne sont jusqu'ici qu'imparfaitement satisfaits, en particulier en ce qui concerne les lieux d'accueil et les activités attractives. On peut penser que se développeront des initiatives pour y faire face.

Caractéristiques du développement du tourisme et des vacances

Phénomène dont l'importance s'accroît, le tourisme et les vacances présentent des caractéristiques sur lesquelles il faut insister.

1. Le retard du tourisme « social »

Il existe peu de formules, en dehors du camping (et encore, faut-il compter l'investissement que représente l'achat ou la location de la tente ; en plus, en famille avec des enfants jeunes, c'est une formule qui ne convient que dans les pays secs et chauds), qui soient accessibles à la clientèle la moins touchée jusqu'ici

(2) Chaque week-end, 35.000 voitures quittent Toulouse, 120.000 quittent Lyon, 350.000 quittent Paris.

(3) *Centres de loisirs de la région parisienne.*
12 bases de loisirs d'importance régionale (plus de 100 hectares) ou se pratiqueraient tous les sports de plein air et qui pourraient accueillir diverses activités culturelles sont prévues dans la région parisienne, 34 sites ont été recensés, 12 ont été retenus au V^e Plan : 7.000 hectares, dont plus de 2.000 hectares de plans d'eau. Des campings, des foyers d'hébergement, des maisons de jeunes et, le cas échéant, des hôtels et divers équipements touristiques pourront être construits.

par les vacances. Beaucoup de ménages à faibles ressources ne peuvent partir que si des parents ou des amis offrent l'hébergement, et ils n'aiment pas beaucoup cette formule assez contraignante.

Dans les stations nouvelles (y compris sur la côte du Languedoc, pourtant annoncée comme une opération « sociale »), l'effort principal est fait pour attirer la clientèle fortunée. Les stations essaient souvent de s'opposer à l'implantation de centres de jeunes, ou de maisons de vacances d'entreprises parce que ce sont « de mauvais clients ».

Il y a donc non seulement toute une population qui ne part pas du tout, mais encore toute une autre fraction, parmi les partants, qui est loin de réaliser les vacances de son choix.

2. Les réticences vis-à-vis des formules collectives

Sauf le cas des jeunes qui acceptent de partir en bandes à condition de ne pas être « embrigadés » et à condition qu'on leur offre des activités intéressantes (ski, voile...), les vacances collectives sont souvent perçues comme une formule « à défaut de mieux » — ou réservées à des cas précis : désir pour les parents d'avoir du temps libre grâce à des possibilités de garde pour les enfants jeunes (4). Les colonies de vacances subissent le même discrédit (les parents souhaitent de plus en plus partir en famille, avec leurs enfants) ; mais au même moment, les cadres ou les ménages aisés y envoient volontiers leurs enfants comme formule de vacances complémentaires. Les « garderies aérées » à proximité des villes conviennent mieux aux familles à faibles revenus, à cause de leur souplesse d'utilisation et de l'absence de formalités administratives.

3. L'influence de la voiture sur le phénomène tourisme-vacances

Elle est assez évidente pour qu'il n'y ait guère besoin d'y insister. Les vacances sont assez souvent conçues comme une vaste excursion, soit que l'on se déplace de lieu en lieu (circuits), soit qu'à partir d'un point fixe on se dirige chaque jour vers

(4) Le phénomène « club », s'il se développe, le doit à l'intérêt des activités qu'il offre pour un prix réduit ; mais il semble y avoir une rotation assez rapide des clients, recrutés de toutes façons dans des catégories limitées d'âge et de revenus.

une direction différente. Cette mobilité forcenée ne facilite sans doute ni le calme, ni les contacts approfondis avec les lieux et les personnes.

4. L'inégalité du développement touristique selon les régions

Les régions les plus pauvres et isolées (Massif-Central, Ariège, Basses-Alpes...) ne bénéficient que faiblement de la manne touristique, et sont surtout fréquentées par une clientèle aux ressources réduites.

5. Le problème des activités saisonnières

Tous les efforts faits pour « étaler » les vacances se révèlent assez peu fructueux. Les stations de montagne ont la chance d'avoir en principe deux saisons, mais en fait beaucoup de stations de sports d'hiver sont partiellement ou complètement désertées l'été — ce qui représente un gaspillage regrettable des possibilités d'hébergement, alors que beaucoup de familles, au même moment, ne partent pas faute de lieu d'accueil.

Les activités liées au tourisme sont donc, dans la plupart des régions, condamnées à une vie éphémère dans l'année. On sait les solutions qu'adoptent les responsables des diverses activités : recrutement de personnel temporaire, retour à un autre métier, possession de deux établissements situés l'un au bord de la mer et l'autre en montagne (cas fréquent pour les hôtels, les cafés, les magasins de sports et de vêtements...). Pour le personnel recruté temporairement, il est, lui aussi, soumis à des déplacements et à la recherche de métiers alternatifs : les moniteurs de ski deviennent guides, moniteurs de voile ou adoptent un tout autre métier (horticulteur, bâtiment...) ; le personnel de service « descend sur la côte » l'été et « remonte en montagne » l'hiver — avec toutes les conséquences d'insécurité et de transplantation que représentent ces activités successives.

On peut se demander à qui profite en définitive le tourisme, tellement attendu dans les régions dépressives. Il constitue un investissement rentable pour beaucoup de groupes financiers qui y placent leurs capitaux (exemple achat par Rotschild de nombreuses surfaces de la région Languedoc- Roussillon), et en particulier au moyen des opérations immobilières (cf. Espagne, mais aussi Côte d'Azur, stations de ski...). Il offre assurément de nou-

veaux emplois et ouvre de nouvelles activités, mais assez souvent à une population venue en grande partie d'autres régions. Il pourrait aussi offrir des débouchés directs pour les produits locaux si les circuits étaient mieux organisés.

Quant aux usagers, ceux qui profitent le plus des efforts de mise en valeur touristique sont souvent aussi les plus privilégiés sur d'autres plans. Le tourisme est, dans son développement actuel, particulièrement marqué par la société de consommation et les structures capitalistes.

Les métiers concernés

Activité multiforme, puisqu'il touche à presque tous les secteurs de la vie quotidienne et des loisirs, le tourisme offre évidemment une multitude de possibilités professionnelles dont le développement numérique n'est pas toujours connu avec beaucoup d'exactitude, ne serait-ce qu'à cause des doubles emplois ou des emplois temporaires.

On peut cependant essayer d'énumérer l'éventail des tâches offertes.

1) Promoteurs de loisirs, aménagements de stations de vacances, investissements et entrepreneurs. Ce sont tous ceux qui disposent de capitaux et les investissent dans des opérations touristiques : restaurants, hôtels, plages privées, ports de plaisance, stations de ski et remontées mécaniques, installations dites « populaires »...

2) Ceux qui travaillent dans les chantiers d'aménagement : travaux publics pour l'équipement, bâtiment pour les constructions. Il s'agit d'un personnel essentiellement mobile, logé sur place le temps des travaux, et travaillant souvent dans des conditions difficiles (montagne, intempéries).

3) Les métiers de l'hôtellerie et de la restauration : à la différence des métiers du même type exercés en ville, il s'agit d'activités généralement saisonnières et caractérisées par des « coups de feu » permanents, en particulier dans les stations balnéaires. Toutes les catégories d'établissements et tous les métiers sont représentés. Une catégorie spéciale concerne le personnel de maisons familiales.

Tableau N° IX

**Résumé de l'évolution de la population active
employée dans l'hôtellerie entre 1954 et 1962**

	1954		1962	
	Total	dont hommes	Total	dont hommes
Hôtellerie (total)	273 180	124 440	288 040	128 640
Hôtels et divers	154 980	68 980	155 640	68 920
Restaurants et divers	112 280	50 480	102 560	47 980
Débits de boissons (total)	259 360	100 040	215 380	81 040

Il s'agit de la population active employée de façon permanente : si on y rajoute les salariés saisonniers, on arrive à un chiffre d'environ 800 000 salariés.

L'extension et l'amélioration de l'équipement hôtelier en France, dû aux sociétés étrangères puis ensuite à des sociétés françaises, provient d'une nouvelle conception de l'Hôtel. Les Français passent peu de vacances à l'hôtel, qui tend plutôt à s'adapter à une clientèle d'hommes d'affaires ou de touristes qui réclament surtout rapidité et efficacité de services.

Pour la première fois en France (avec l'Hilton-Suffren) une industrie hôtelière lourde apparaît. La multiplication des services rendus nécessite une importante main-d'œuvre : Hilton prévoit un employé par chambre, soit 400 au Suffren.

(Article sur l'HOTELLERIE dans « l'Expansion » mars 68)

4) Les « tenanciers » : ce terme s'applique à tous ceux qui gèrent des installations de camping ou de sport (plages privées, ports, remontées mécaniques). Ils emploient évidemment un nombre plus ou moins grand de salariés (contrôleurs, surveillants, gardiens...).

5) Les métiers liés au sport : les sportifs eux-mêmes quand ils sont professionnels ; les moniteurs de toutes espèces (ski, voile, natation, équitation, parachutisme, etc.) ; les organisateurs de spectacles sportifs.

6) Le personnel d'entretien : depuis les « pisteurs » qui dament les pistes de ski, toute la variété des réparateurs, voitures, bateaux, skis, installations électriques... et tout le personnel d'entretien des logements.

Tableau N° X**Les sports d'hiver**

— Pisteurs permanents	512
— Ecole de ski :	
enseignants permanents	1 583
dont • diplômés nationaux	790
• auxiliaires	344
• capacitaires	275
• jardinières	196
— Guides ou aspirants	260
— Services de Santé :	
• médecins	236
• pharmaciens	52
• dentistes	43
• masseurs - kinésithérapeutes	51

7) Les moniteurs de club (club Méditerranée, etc.), de camps, de colonies, de clubs de plages... et le personnel de ces organisations.

8) Les commerçants de tous genres. Spécialement les vendeurs et loueurs du matériel nécessaire aux activités de plein air.

9) Le personnel des transports : conducteurs de cars, etc.

A l'exception des métiers liés à la pratique des activités de plein air, ces métiers ne touchent aux vacances que parce qu'ils s'exercent dans le cadre des stations prévues à cette fin, mais ils s'exercent tout aussi bien dans le cadre urbain. L'encadrement des groupes de jeunes, l'animation socio-culturelle, certaines activités de sport... trouvent, pendant les vacances, un cadre privilégié, mais non permanent.

Une de leurs particularités est de concerner — selon les stations — des types de clientèle assez variés, y compris de nombreux étrangers. La connaissance des langues étrangères est donc souvent recherchée.

Enfin, la formation professionnelle tournée vers les métiers du tourisme se met lentement en place : écoles hôtelières, écoles d'hôtesse ou d'interprètes, gestion commerciale tournée vers le tourisme (I.U.T.), formation d'animateurs... Mais pour beaucoup de ces tâches, la formation se fait, bien souvent, « sur le tas ».

Signification de l'incroyance et nature de la Foi

Dossier rédigé par Bernard Lacombe

Deux dossiers sur notre Recherche commune ont déjà été publiés dans la lettre aux communautés. Le numéro du 15 octobre 1966 rassemblait un certain nombre de témoignages qui rendaient compte, à partir d'expériences multiples, d'une interpellation fréquente de notre foi, provoquée à s'explicitier et à s'approfondir dans le dialogue avec des non-chrétiens (1).

Les questions les plus massives étaient ainsi mises à jour et, en 1966-1967, elles étaient reprises dans des échanges et des travaux d'équipes. Cet approfondissement de notre réflexion permettait d'aboutir à un second dossier orienté vers le discernement des rapports entre valeurs et foi chrétienne. Il regroupait les contributions de seize équipes et fut rédigé par Paul Deladœuille (2).

Aujourd'hui un troisième dossier, présenté par Bernard Lacombe, reprend les contributions de douze équipes sur le thème : « Signification de l'incroyance et nature de la foi ». Il se présente plus sous la forme d'un document de travail que d'un article élaboré. Mais son contenu nous a paru suffisamment riche pour mériter notre attention commune. Tel quel il ouvre de nombreuses pistes de réflexion en même temps qu'il clarifie et approfondit un certain nombre de nos affirmations sur l'incroyance moderne et notre manière de comprendre la foi.

(1) Voir *Lettre aux communautés*, 15 octobre 1966, p. 9-39.

(2) Voir *Lettre aux communautés*, septembre-octobre 1968, n° 11, nouvelle série, p. 13-46.

Ce document s'est voulu fidèle, dans la mesure du possible, à l'expression des uns et des autres. Pour en faciliter la lecture et permettre une première confrontation, les différentes notations et réflexions ont été rassemblées sous quatre têtes de chapitre :

1. Comment rencontrons-nous l'incroyance ?
2. Comment comprenons-nous l'incroyance ?
3. Répercussion de la rencontre de l'incroyance sur notre manière de comprendre la foi.
4. Répercussion de la rencontre de l'incroyance sur notre manière de comprendre la Mission de l'Eglise.

Il faut souligner au départ les limites d'une telle recherche. Nous partons habituellement de notre situation de croyants : « Une telle attitude nous permet de chercher à travers les autres à formuler nos propres interrogations, plus qu'à les découvrir dans leur originalité et leurs propres certitudes ». Il y a aussi les difficultés de vocabulaire. Aucune équipe n'a pu véritablement donner une signification précise aux mots « incroyants » et « incroyance ». Ces deux mots recouvrent des situations très diversifiées qui appellent de nouveaux outils d'analyse et l'élaboration d'un vocabulaire moins vague :

*« Le sociologue est frappé par l'imprécision des mots employés couramment quand on aborde le domaine de l'irréligion : les termes « incroyants », « non-chrétiens », « athées », « indifférents », « irréli-
gieux », paraissent souvent interchangeable... Des outils d'analyse sociologique adaptés à la situation irréli-gieuse spécifique du monde moderne semblent actuellement faire défaut » (J. Potel, *L'athéisme dans la vie et la culture contemporaine*, in *Encyclopédie de l'athéisme*, Desclée 1967, t. 1, vol. 1, p. 135).*

La définition que nous donne une équipe pourra au moins servir de référence provisoire :

« L'incroyance concerne ceux qui n'ont pas la foi en un Dieu personnel, Jésus-Christ, mais qui n'ont pas éliminé cette possibilité.

L'athéisme concerne ceux qui, mis devant le fait du Dieu révélé de l'histoire, le refusent. Pour eux Dieu est inutile à l'homme qu'il existe ou non ».

I. Comment rencontrons-nous l'incroyance ?

A/ Nous rencontrons des « hommes indifférents »

Plusieurs équipes soulignent combien c'est à travers des personnes qu'elles rencontrent l'incroyance, sans que l'incroyance soit « leur raison de vivre », sans qu'ils la manifestent.

« Nous n'avons pas l'impression de rencontrer tellement d'incroyants au sens plein du terme. Nous rencontrons et côtoyons des hommes qui, tout en se disant incroyants, ne manifestent pas plus couramment leur incroyance que les croyants n'expriment de fait leur croyance ».

« Dans notre vie quotidienne, nous rencontrons des personnes qu'il ne nous vient pas à l'idée de qualifier d'incroyantes... Ces personnes enracinent leur vie dans un certain nombre de « certitudes » qui sont leur raison de vivre... Nous n'avons pas rencontré de personnes (incroyants) qui puisent dans leur incroyance leur raison de vivre ».

C'est ce que nous appelons « l'incroyance tranquille » de beaucoup d'hommes qui se passent de Dieu :

« C'est ce que nous appelons souvent l'incroyance « tranquille ». Cette tranquillité désigne à quel point beaucoup d'hommes aujourd'hui se passent sereinement de Dieu. Il leur est inutile.

Dieu n'a rien à apporter à la construction du monde ni à son progrès.

Pour l'Eglise, pas d'agressivité, mais l'Eglise « connais-pas ». Ce n'est pas seulement notre fameux « homme debout » qui n'a pas besoin d'Eglise, mais cette multitude d'hommes qui n'attendent rien d'elle. Elle est en dehors du circuit des problèmes humains qui intéressent les hommes concrets ».

Nous rencontrons des hommes se donnant lucidement au service d'un devenir humain :

« Il y a des hommes debout, et de plus en plus nombreux semble-t-il, pour lesquels Dieu n'est pas la préoccupation majeure... Ceux que nous rencontrons en France sont des hommes et des femmes, qui, bien que souvent engagés différemment dans le Politique, se donnent au service d'un devenir humain dont ils ont pris conscience (logement, culture, paix...). Ils connaissent ainsi leurs limites humaines et savent que ce « devenir humain » n'est pas forcément dépendant de leur perfection naturelle ».

« Ce qui fait un incroyant « debout », c'est une recherche authentique de la liberté ou de la libération pour soi-même, pour les autres ou pour les peuples ».

Nous rencontrons des hommes vivant dans un monde où la foi n'a plus de place.

« Je ne rencontre pas d'abord des croyants ou des non-croyants, je rencontre d'abord des êtres humains dans un monde massivement non-croyant, un monde qui tourne, marche et s'organise humainement sans la foi ».

Pour les équipes d'Afrique du Nord, c'est toute une civilisation imprégnée par une autre religion qu'ils rencontrent comme une « réalité massive qui interroge l'Eglise » :

« Nous avons l'impression de rencontrer moins ici, ces non-croyants « plus structurés humainement ».

Pourquoi cela ? Peut-être parce que ce type d'homme peut exister davantage dans des pays où « la conscience collective » a atteint un niveau plus élevé.

Peut-être d'autre part, parce que quand ce type d'homme existe ici, il a beaucoup plus de mal à tenir : affranchissement du milieu plus difficile, obligation fréquente de faire passer la promotion de la masse avant le respect total de chaque personne...

Nous rencontrons ou plutôt nous baignons dans une réalité massive qui interroge l'Eglise, une religion non-chrétienne : sans doute cette réalité est très diverse, cette religion étant vécue comme foi par certains, ou étant un lien sociologique pour d'autres. Quelle que soit l'attitude envers cette religion, celle-ci influence profondément toute la réalité quotidienne ».

B/ L'incroyance rencontrée comme « un fait naturel »

Pour une équipe du Limousin :

« Que des hommes et un pays entier ne fassent pas appel à la foi chrétienne pour animer la vie et même trouvent étrange que des hommes normalement constitués prennent cette foi au sérieux, nous

apparaît un fait normal. Témoin cette fille qui disait un jour à E. :
« Vous croyez en Dieu ! » comme si elle avait de la peine à imaginer pareille chose, même chez un prêtre ».

Fait naturel qui ne provoque plus d'étonnement :

« La constatation de l'incroyance ne provoque plus d'étonnement au sens de scandale. Il n'y a pas de désarroi à cause de la non-foi. Il n'y a pas de satisfaction à cause d'une foi possédée.

Il y a la reconnaissance d'un fonds commun : nous appartenons à une humanité au sein de laquelle « être-homme » crée et façonne un sens à la vie ».

C/ Ce fait se présente sociologiquement lié à un processus de déchristianisation,

tel qu'on peut le rencontrer en grande ville :

« Beaucoup d'incroyants ont une première éducation chrétienne. On note le cheminement typique de... x : Assistance publique, éducation chrétienne à la campagne et dans les « œuvres bien pensantes », puis constat de l'inefficacité sociale de l'Eglise, et rejet des images enfantines de Dieu qu'on leur a apprises et de la charité qu'on leur a faite, enfin découverte du Parti et de la vie militante ».

ou parfois lié plus étroitement à la recherche de promotion et de justice d'un milieu, comme on peut le constater en Limousin :

« Ce peuple (limousin) a conquis une libération par des luttes anarchistes, en suite syndicales, et enfin politiques, en tout cas en dehors et contre l'Eglise qui avait partie liée avec les puissants... Il n'a pas trouvé dans l'Eglise le « Dieu des petits et des pauvres » ! Il s'agit donc à notre avis d'un type d'incroyance « réellement debout » : elle est collective, sociologique, mais elle a un contenu qui est recherche de salut, de justice sociale, de promotion, en dehors de toute foi, en dehors de toute Eglise ».

D/ Nous rencontrons le fait de l'incroyance lié à une mentalité sur laquelle la science a beaucoup d'influence :

« L'homme moderne pense que la science suffit pour expliquer l'Homme et son monde, pour lui permettre de devenir de plus en plus lui-même. L'athée croit au devenir de l'homme par la science ; il est persuadé que progressivement la science éliminera toute religion (...). Ces hommes croient au devenir de l'homme et du monde, mais par l'homme, sans qu'il soit besoin de médiateur ».

« A l'âge technique, l'homme exerce son emprise sur la nature,

il est conscient de pouvoir fabriquer le monde. A ses yeux, l'univers n'est pas une réalité sacrée : l'homme naît naturellement irréligieux ».

Cette « influence » touche le croyant lui-même qui constate comment sa foi ne peut pas pénétrer tout le secteur de son activité scientifique :

« Si on analyse le comportement religieux du croyant et a fortiori celui de l'incroyant, on remarque que tout un secteur de sa vie, celui du travail, est étranger au salut du Christ. Ce terme « travail » étant pris dans sa totalité : objet de travail, manière de travailler, influence sur la structure mentale... Pourquoi tout homme et spécialement tout scientifique est incroyant dans son travail ? A une réunion d'Action Catholique de physiciens, théoriciens, au cours de laquelle je posais la question : « Quel rapport entre votre vie de foi et votre être au travail ? » tous m'ont parlé des relations entre travailleurs, de finalité pour le bien de l'homme. C'est-à-dire que chacun vit sa foi au travail en utilisant le même modèle qu'il essaye de vivre dans sa vie de famille ou sociale. Chacun élimine totalement sa manière d'être, de réfléchir, qui fait l'essentiel de sa structure mentale ».

Pour mieux saisir comment l'activité scientifique et la mentalité qu'elle engendre ne trouvent encore aujourd'hui pas de réponse dans « l'énoncé de la foi », nous reprenons quelques traits caractéristiques du chercheur :

« a) La relation à l'homme existe peu, ou d'une manière très détournée, le travail a pour but, soit la connaissance du monde matériel, soit la recherche de nouvelles particules, soit l'explication théorique et pratique de tel phénomène. L'homme ou l'humanité peuvent être présents, mais très loin (par exemple savoir que les recherches que j'effectue peuvent un jour servir dans la construction d'appareils aidant l'humanité à mieux vivre). Dans notre travail, « l'homme » n'existe que par le camarade qui travaille avec nous dans le même sens, et d'une manière plus large, par la communauté internationale des chercheurs. Mais dans l'acte du travail, ceci a peu d'importance.

La finalité de son travail intéresse peu le chercheur. Elle peut même nuire à sa recherche. Aucun pré-supposé philosophique, idéaliste ou humain ne sont utiles. Ils peuvent même être dangereux.

b) Le mode de connaissance de la réalité se traduit par des modèles perfectibles, criticables, toujours remis en cause. Toute équation mathématique traduisant tel ou tel phénomène est l'expression à une certaine époque de ce que l'on connaît de la réalité. Elle n'exprime jamais totalement la « vérité » de cette réalité. Tout modèle, toute loi, ne sont que la projection de mes réflexions sur la réalité. On peut construire des modèles du monde qui n'ont rien à voir avec ce que mes sens peuvent percevoir (par ex : Univers à plus de trois dimen-

stons, géométrie non euclidienne...). Le chercheur, suivant les disciplines, fait travailler son intelligence, son raisonnement, son esprit logique, en sachant que ce qu'il découvre peut continuellement être remis en question.

c) Son mode de connaissance est « statistique » (par ex. le comportement d'une particule individuelle n'est pas prévisible. Statistiquement elle se comporte de telle manière, mais on ne peut rien dire sur son comportement réel individuel). D'où sa méfiance sur des notions d'absolu. A l'échelon macroscopique, on peut découvrir des lois valables, mais la vérité plus fixe du comportement ne peut pas s'individualiser.

d) Son attitude de recherche n'est pas de réception mais de découverte, de marche en avant. Le chercheur intègre les connaissances de ceux qui l'ont précédé, mais uniquement comme des approches de la réalité qu'il veut perfectionner, approfondir. Le chercheur intègre dans son travail des théorèmes découverts par les anciens ; mais ces derniers ont été trouvés par des hommes explorant la réalité à leur époque. Les outils étant maintenant plus perfectionnés, ces théorèmes ne sont qu'une approche très partielle de la réalité. Le chercheur a une notion très précise de progrès indéfini.

e) Dans sa structure mentale, le chercheur a certains outils (le principal étant les mathématiques) d'où sa sensation de connaître, de savoir, d'être près du réel, quand il a mis le monde sous forme d'équation, quand il a qualifié une valeur par un chiffre ».

E/ La densité d'incroyance de certains milieux fait du croyant un étranger.

« Dans notre vie quotidienne nous ressentons la distance qui existe entre les gens et la foi en Jésus-Christ.

Vue de notre côté, toute une part de nous-mêmes semble terriblement étrangère à tout ce que nous découvrons qui fait vivre les gens autour de nous. Les quelques références explicites à la foi et à la religion, à la limite, nous apparaissent aussi éloignées de la foi chrétienne que certaines affirmations d'incroyances.

La raison essentielle de notre présence dans le pays nous semble sans cesse bousculée par une très grosse difficulté d'engager un dialogue sérieux, simple et naturel, sur le plan de la foi. Il semble y avoir une barrière psychologique que nous n'arrivons pas à enfoncer et qui fait que finalement malgré tous les efforts d'intégration et de « naturalisation », nous restons étrangers les uns aux autres sur le pourquoi nous sommes ici.

C'est ce silence, peut-être respectueux, qui nous apparaît être la marque la plus significative du caractère étrange de cette foi au Christ pour des gens qui s'en passent très bien pour construire leur vie ».

II. Comment comprenons-nous l'incroyance ?

Nous avons distingué trois approches dans la manière de comprendre le fait de l'incroyance : anthropologique, sociologique, et théologique.

Approche anthropologique

Par l'approche anthropologique nous prenons conscience que l'incroyant n'est pas pour autant un sous-homme. Comme le croyant il fait partie de la même humanité. Cette réflexion nous aidera à ne pas considérer a priori l'incroyance comme le « négatif de la foi ».

A/ L'incroyant n'est pas un sous-homme.

« Nous affirmons qu'un homme sans foi n'est pas pour autant un sous-homme. L'analyse de l'incroyance chez un homme participant à la construction du monde d'une façon adulte et consciente, nous fait rejeter partiellement la coloration négative du concept de l'incroyance.

Tout en sauvegardant que Dieu est l'aboutissement et l'épanouissement final de l'homme, l'incroyant est plus qu'un croyant à qui il manque la foi. Dans son affrontement au monde, l'homme par sa propre conscience est capable de se réaliser, de s'épanouir dans une œuvre constructive au service de ses frères... ».

B/ La foi et la non-foi se traduisent et s'expriment positivement au sein d'une même humanité.

« Il ne s'agit pas de considérer la foi et la non-foi comme événements extraordinaires, mais de les réfléchir comme éléments normatifs de toute vie... Les considérer l'un par rapport à l'autre et a fortiori les opposer, n'apporte pas de réponses satisfaisantes à la question de savoir ce que c'est que la foi. Il ne s'agit pas de se demander quel complément la foi ajoute à celui qui croit par rapport à celui qui ne croit pas dans toutes les manifestations de sa vie. Ce que l'un

dit avoir en plus à cause de sa foi, l'autre dit le posséder de sa non-foi. La foi et la non-foi se traduisent et s'expriment positivement : on existe avec la foi ou avec la non-foi, on existe dans la foi ou dans la non-foi. Il ne s'agit pas de combler ce qui manque à l'un par ce que possède l'autre.

Cette constatation positive d'un donné de l'existence oblige à nous méfier de toutes les démonstrations de la foi et des chemine-ments vers la foi à partir des signes et des valeurs qui sous-tendent les actes et les engagements des uns et des autres. De telles démonstrations réduisent la foi à n'être qu'une plus-value de l'humain et réduisent l'humain à n'être qu'un réceptacle de la foi. Naturalisme de la foi, fidéisme de l'humain, à ce jeu l'un et l'autre perdent leur sens ».

C'est la même matière : le témoignage ci-dessous redit d'une façon concrète comment c'est la même humanité avec laquelle sont façonnés l'incroyant comme le croyant.

« Fanch est un breton. Il a coexisté avec « la religion » pendant ses jeunes années, mais cette nature droite n'a plus voulu faire semblant de croire à toutes ces simagrées, à la suite d'injustices auxquelles étaient mêlés des bien-pensants et des curés. Voulant lutter contre cet obscurantisme, il se mit à supporter énergiquement les œuvres laïques (nous sommes en Bretagne !). Payant de sa personne et de ses deniers, Fanch était simplement O.P.3, excellent soudeur, toute sa vie soudeur, mécanicien à bord des navires de commerce.

Nous avons fait plusieurs embarquements ensemble et donc pendant bien des mois partagé la vie de l'autre. C'était un excellent camarade, attentif aux petits, éducateur et conscient dans son travail, pas encore inscrit au « Parti » mais dont le frère y était déjà, un époux et un père de famille attentif et sensible. Nous étions délégués tous les deux, mais jamais aucun de nous ne prenait une décision sans s'être mis d'accord avec l'autre.

C'est ainsi qu'un jour, les camarades à la fin d'un repas nous posèrent la question : « Comment ça se fait que toi, Fanch et X... vous ne pouvez prendre de décisions sans vous consulter l'un l'autre, alors que X... est curé et que toi tu en bouffes ? ». Fanch eut un petit sourire comme s'il y avait longtemps qu'il attendait cette question. Il arrache une paille de balai de riz et la prenant à chaque extrémité entre le pouce et l'index, il reprit la phrase du copain : « Alors, tu dis que X... est là, et moi ici ? ». Montrant les deux extrémités opposées de la paille, l'excellent soudeur qu'était Fanch forma un cercle en faisant se rejoindre les deux extrémités de sa paille et il nous dit : « Regardez la belle soudure qu'on pourrait faire là... c'est la même matière ».

Approche sociologique

Dans un pays comme le nôtre, l'incroyance comme fait sociologique ne peut se comprendre dans la plupart des cas que *par rapport à la présence de l'Eglise* et des chrétiens. Elle s'inscrit donc dans un processus couramment appelé « *processus de déchristianisation* ».

A/ Ce processus fait que bien souvent là même où elle est encore présente « la foi telle que la présente l'Eglise n'est plus du tout reçue, même malgré une certaine éducation chrétienne ».

« Beaucoup ont eu une première éducation chrétienne... Pour les incroyants de ce type, l'expérience chrétienne est une expérience déjà faite, et la rencontre d'hommes vivant de la foi ne semble pas provoquer de question ou d'étonnement ».

B/ La foi est même ignorée par des couches de plus en plus grandes de la population que l'Eglise ne touche même plus.

« On trouve chez les jeunes une (seconde) série d'incroyants qui sont des gens d'après le christianisme.

Ils n'ont pas eu d'éducation religieuse, et n'ont pas connu le christianisme. Ils peuvent être « étonnés » par le Christ et avoir soif de lui.

Mi... est né dans un milieu non-chrétien, n'a eu aucune éducation religieuse : les mots des chrétiens, à commencer par « Dieu », n'évoquent rien pour lui : « Je ne vois pas du tout ce que cela veut dire ».

C/ Les causes de ce processus de déchristianisation :

1 — L'absence de l'Eglise aux problèmes humains est une cause de l'incroyance de certaines régions pauvres :

« Ce peuple a conquis une libération par des luttes anarchistes, puis syndicales, puis politiques, en tous cas en dehors de et contre l'Eglise qui avait partie liée avec les puissants : châtelains et propriétaires ruraux, usiniers et politiciens. Il s'est donc détourné logiquement du dieu des chrétiens, des « robes noires ». Sans doute n'est-il pas réellement athée, parce qu'il garde une croyance, mais il est devenu indifférent par rapport à l'Eglise, après avoir été hostile.

Il s'agit donc à notre avis d'un type d'incroyance réellement « debout » : elle est collective, sociologique, mais elle a un contenu qui est recherche de salut, de justice sociale, promotion, qu'elle recherche par elle-même en dehors de toute foi, de toute Eglise...

... Cette incroyance, tendue vers la recherche de satisfaction de besoins primaires, s'est opposée à la croyance naturelle du 19^e siècle dont vivait une Eglise idolâtre. Peut-être est-elle appel au vrai Dieu ? ».

Cette incroyance est maintenant si totale que la foi chrétienne n'est plus entendue et que les gens ont fait leur choix :

« Si la foi chrétienne naît de la révélation, il est bien normal d'être incroyant tant que la bonne nouvelle n'a pas percutée sa propre conscience quelle que soit sa valeur morale. Cette incroyance qui se manifeste comme une barrière psychologique, comme un silence, vient sans doute de ce que les gens ont fait leur choix sur ce plan d'après l'idée qu'ils se font de la religion, de l'Eglise ».

2 — Immobilisme de l'Eglise :

« C'est un fait que l'Eglise a une tendance inévitable et permanente à se stratifier, à travers les âges et les civilisations qu'elle traverse. C'est là toute la faiblesse de son humanité : les passages successifs d'une civilisation à une autre ont toujours été des opérations pénibles ».

3 — Inadaptation de la catéchèse :

Nous pouvons nous poser la question suivante :

« Devant une telle prise de conscience de ces hommes qui ne partagent pas notre foi en Jésus-Christ, nous constatons le rôle déterminant qu'ont les éducateurs ! Et nous nous posons alors cette question fondamentale : « La formation donnée par l'Eglise est-elle satisfaisante ? ».

Il semble bien que l'Eglise n'a pas su dans une civilisation profane telle que la nôtre détacher l'enseignement de la foi de la civilisation chrétienne à laquelle elle était identifiée.

« Dans notre monde actuel où jusqu'alors le christianisme s'exprimait par la foi au Christ en même temps que par une civilisation, l'adhésion à Jésus-Christ ne semble plus cohérente pour rendre compte de l'homme et son monde, de l'homme dans le monde.

De là semble venir dans l'esprit de ceux que nous rencontrons l'opposition entre science et religion chrétienne. En effet, la foi donne à l'homme la raison définitive de son existence mais non toutes les raisons de l'homme qui sont l'objet des sciences humaines (domaine du politique, de la morale, de l'économique) et qui se sont souvent développées face à une Eglise méfiante ».

L'Eglise a encore une certaine difficulté à s'adresser à des hommes qui ont reçu une formation scientifique :

« Peu de théologiens présentent la foi au Christ en adéquation avec la structure mentale du chercheur.

Si on analyse le comportement religieux du croyant, a fortiori de l'incroyant, on remarque que tout un secteur de sa vie (celui du travail) semble étranger au salut du Christ. Ce terme de travail étant pris dans sa totalité : objet du travail, manière de travailler, influence sur la structure mentale... Faut-il se contenter de ne voir le travail que comme la manière la plus efficace de subvenir aux besoins matériels, ou comme une occasion de relation et de rencontre entre les hommes ou comme le lieu où l'homme se libère des puissants par la lutte des classes ?

Et pourtant tout homme, spécialement le scientifique et le chercheur, est façonné par son travail. Faut-il admettre que toute une partie de notre vie ne soit pas reliée au Christ ou simplement par raccroc, par la bande ? ».

Approche théologique

A/ L'incroyant vu par la foi :

1 — Tout homme est appelé par Dieu : Il est appelé à travers sa conscience :

« Tout homme est interpellé par Dieu, mais tout homme ne discerne pas à travers sa conscience l'auteur de ces appels. Il reste par ailleurs libre de sa réponse ».

« Même nié par l'homme, l'appel de Dieu existe dans l'appel de sa conscience ».

« Finalement Dieu ne sélectionne pas les meilleurs mais la foi est possible à tout homme quelle que soit sa valeur morale (cf. l'attitude du Christ par rapport au pécheur dans l'évangile).

« Nous croyons que Dieu parle au cœur de tout homme ».

2 — L'incroyant est le témoin de la liberté que Dieu donne à chacun de ceux qu'il appelle.

« L'homme est libre de reconnaître cette origine divine de l'appel ou non, ce qui le situe comme opérateur unique dans la construction du monde ou comme collaborateur du Dieu souverain à qui il doit son existence, son salut, sa paix future. Cette reconnaissance de l'origine divine de l'appel (qui est la foi) donne à son auteur responsabilité devant le Dieu qui l'appelle, responsabilité donc peccabilité ».

« Même si les conditions du choix étaient le plus valables possible, il restera toujours que l'homme sera libre et la proposition de Dieu gratuite ».

« Le non-croyant « debout » est ce témoin partout dans le monde et dans l'histoire de cette pédagogie liberté des enfants de Dieu ».

« Dieu a créé l'homme libre, Dieu s'est comme livré pieds et poings liés à l'homme, il fait confiance à l'homme pour que celui-ci le reconnaisse Lui, Dieu... Il prend ses risques. N'est-ce pas un signe de la grandeur et de l'amour de Dieu ? ».

Cette liberté que Dieu donne à l'homme peut aller jusqu'au refus d'une certaine image de Dieu.

« De même, est-ce que l'incroyance n'est pas aussi en partie un signe de la fidélité à sa vocation d'homme, créature de Dieu, quand le refus de Dieu est un refus de ce qui n'est pas Lui, quand ce désir est animé par un désir d'être plus homme ? N'est-ce pas dans ce refus de Dieu que l'homme pense exprimer le plus fort sa liberté ? ».

3 — Cette reconnaissance de l'appel de Dieu est fruit d'un long cheminement.

a) Ce cheminement suppose une recherche incessante.

« Il est dans le dessein de Dieu que l'homme prenne conscience de ce qu'il est, dans un effort de recherche incessante qui devrait aboutir normalement à la rencontre du Dieu Père et à la libre adhésion au salut.

Mais cette prise de conscience ne peut être que progressive, tâtonnante, fruit d'un long cheminement, et doit tenir compte que l'homme ne peut poursuivre sa recherche qu'au sein d'une histoire et en solidarité avec tous ses frères ».

« Si l'homme a la possibilité de découvrir Dieu, sa connaissance n'est pas spontanée, elle suppose une recherche et un choix ».

b) Les voies de ce cheminement pour l'homme moderne ne sont pas les mêmes que celles de ses devanciers.

Alors que dans un âge pré-technique, l'accès au sacré se fait par le biais d'une conscience naturellement « religieuse », à travers l'expérience d'une nature qui le domine, aujourd'hui l'univers n'est plus une réalité sacré. C'est à travers son expérience d'homme que se fera son cheminement vers Dieu.

« Comme ses ancêtres, l'homme moderne est fait pour Dieu ; mais pour lui, les voies d'accès à la question de Dieu ne seront pas les mêmes que celles de ses devanciers. L'homme d'aujourd'hui reste confronté à l'expérience de la vie, celle de la réussite et de l'échec, celle de la maladie et de la souffrance, celle de la technique, de ses succès et des problèmes qu'elle ne résout pas... etc. A travers son expérience globale, l'homme découvre ses possibilités de domination de la nature, mais aussi ses limites. Il aspire à l'illimité et son expérience bute sur des limites. Au-delà de la peur instinctive de la mort

et d'une vie désengagée des tâches créatrices, l'homme est amené à donner un sens à sa vie prise dans sa totalité, y compris dans la mort.

Il appartient à l'homme d'engager sa vie et sa mort par un choix conscient et libre. C'est à ce plan de son expérience globale, et de la signification de l'aventure de sa vie, que l'homme moderne peut rencontrer la question de Dieu ».

4 — La pédagogie de Dieu qui respecte le cheminement des hommes et des « familles humaines ».

a) *Il respecte surtout la liberté de l'homme :*

« Dieu a un respect infini pour la liberté de l'homme. Si l'homme est aimé de Dieu, celui-ci ne saurait violenter l'homme, sa recherche et les étapes de sa découverte. La reconnaissance de Dieu par l'homme est d'une telle nature qu'elle ne télescope pas sa liberté ; bien au contraire elle appelle son développement total et le plein exercice de son pouvoir d'interrogation ».

« Parce que Dieu a donné ainsi la liberté à l'homme, Dieu ne la lui reprend pas, mais il est d'une infinie patience, acceptant et provoquant des dépassements très lents qui n'aboutiront peut-être pas dans la vie terrestre à une connaissance explicite de Dieu ».

b) *Ce respect s'étend au cheminement des peuples :*

« Que la non-croyance puisse exister en tant que phénomène collectif pour des générations entières d'hommes, pour des zones géographiques, ceci nous le comprenons en voyant la lente pédagogie de Dieu à l'égard d'Israël.

C'est le respect naturel par Dieu de l'évolution des familles humaines. Comme le message du Christ ne peut se recevoir sans une certaine préparation, il faut bien admettre que l'histoire du peuple juif soit toujours valable, même si les formes selon lesquelles cette préparation se fait sont différentes. C'est dans ce sens qu'on peut saisir la naissance de l'Islam au cours de l'histoire, à une époque donnée ».

c) *L'Eglise telle que Dieu l'a voulue est elle-même un signe de ce respect qu'il a pour les hommes.*

« Pour sortir de l'incroyance, les hommes ont besoin de rencontrer des signes qui soient lisibles et compréhensibles pour eux à l'époque où ils vivent... Or là aussi Dieu a pris des risques en confiant à une Eglise faite d'hommes les signes dont ils ont besoin.

N'est-ce pas un signe de respect de Dieu d'avoir agi ainsi ? De n'avoir pas choisi la voie du merveilleux, la voie des miracles, mais d'avoir jugé que les hommes étaient capables d'exprimer les signes de Dieu à d'autres hommes ».

5 — Des obstacles extérieurs à l'homme l'empêchent de reconnaître et de répondre à l'appel de Dieu.

a) *Conditionnement sociologique :*

« Nous rappelons l'originalité de la foi qui est un don de Dieu, soumis à des conditionnements sociologiques qui peuvent lui faire obstacle avant d'être perçu et reçu par la conscience d'un homme. Dieu respecte la nature ».

b) Nous sommes obligés de reconnaître « une situation de détournement de Dieu ».

« Nous sommes bien obligés de reconnaître comme un fait « un état de ténèbres », une situation de « détournement de Dieu », d'éloignement, voire de refus dans cette population qui sans être voulu est un réel obstacle à l'évangélisation. Cet obstacle résiste aux signes que l'Eglise essaye de donner ».

B/ L'incroyance du croyant

Le croyant est toujours d'une certaine façon un *incroyant qui marche vers la foi*,

« Nous participons à ce mystère de l'incroyance, parce que Dieu est un Dieu caché qui ne se révèle qu'à qui il veut ou qu'à celui qui le cherche, ou encore que nous sommes des « viatores » et que la pleine lumière nous sera donnée que dans le face à face avec lui ».

...il sait combien le chemin est difficile.

« Le chrétien est ce témoin, partout dans le monde et dans l'histoire, de cette marche trébuchante d'un peuple fidèle vers la lumière qui éclaire le monde ».

...et il sait qu'il n'y a pas de frontières entre croyance et incroyance.

« La ligne de démarcation entre croyance et incroyance n'est nette pour personne : il s'agit d'univers spirituels auxquels nous participons tous. C'est un peu comme dans Saint Jean l'appartenance à la lumière et aux ténèbres, ou comme saint Augustin la participation aux deux cités ».

III. Retentissement de la rencontre de l'incroyance sur notre manière de comprendre la Foi

Avec ce chapitre, nous abordons directement la confrontation sur « le discernement et l'expression de la foi » telle que les équipes l'ont vécue. Pour cela, nous avons cité au maximum les réflexions des équipes, car ce sont elles qui doivent provoquer notre propre réflexion. Nous pourrions ainsi approfondir : comment la rencontre de l'incroyance est (ou n'est pas) pour nous un stimulant de notre foi ? comment elle nous interroge sur l'humanité du Fils de Dieu, sur le « salut » des incroyants ? comment elle nous aide à préciser l'expression intelligible de notre foi ? quel est le terrain de dialogue avec l'incroyant, quelles en sont les difficultés ?

La rencontre de l'incroyance, stimulant pour la Foi

« Divers membres de l'équipe ont noté que la rencontre des incroyants constituait pour leur vie de foi un élément tonique, un coup de fouet ».

A/ L'incroyance, pierre de touche de la Foi

— Exigence de vérité

« La rencontre avec les incroyants est un apport à la vie sacerdotale, elle est exigence de vérité, coup de fouet pour l'acte de foi quotidien, et même pour la réflexion théologique. Elle appelle un effort de purification, elle entraîne une tension salutaire, elle oblige à se mettre en recherche ».

— Interrogation sur l'authenticité de la foi

« Je ne possède ni Dieu ni la foi. J'en ai conscience pour une part, mais l'incroyant me le rappelle. L'incroyance est un appel permanent à nous interroger sur l'authenticité de notre foi et de notre vie et à mieux découvrir qui est Dieu. D'où la nécessité de la rencontre de l'incroyant pour nous-mêmes, au-delà de notre responsabilité d'évangéliser ».

— Rappel du sens de l'homme

« La rencontre avec les incroyants qui ont une sensibilité aigüe de l'injustice et qui ne sont pas prisonniers d'un « credo » ou d'une « technologie » est un vigoureux appel à ne pas laisser s'évanouir le sens de l'homme ».

— Rappel de l'universalité de l'homme

« L'incroyant m'aide à découvrir l'homme dans sa dimension d'universalité, à être « expert » en humanité. Il m'invite surtout à faire référence au Christ, Dieu-Homme, Homme-Dieu, ressuscité, au peuple de Dieu en marche à travers le désert ».

B/ Elle nous invite à approfondir notre Foi

a — Plus spécialement à mieux découvrir comment le mystère de l'incarnation donne son vrai sens à l'homme et à la vie humaine.

« Le non-croyant debout aujourd'hui m'incite à pénétrer plus profondément ces deux aspects de la révélation que sont : l'incarnation et la résurrection.

L'incarnation parce que, à partir de Jésus-Christ, homme et Dieu, rencontré et vécu, j'explicite tout le positif qui est latent dans le monde auquel je participe pleinement.

Par la résurrection, précédée de la passion, je comprends la nécessité de la purification qui transforme la matière, la spiritualise, l'éternise. Je donne un sens à l'univers, un but à l'effort humain ».

« En fonction de tout ce que nous vivons actuellement, il nous faut approfondir le fait de l'incarnation du Christ, en même temps que ses répercussions. Cela dans la lumière de la résurrection, car la résurrection est l'accomplissement de la vie du Christ. Il est ainsi le prototype de l'homme sauvé que Dieu VEUT. Ainsi alimentée notre foi nous aide à vivre à plein notre vie d'homme dans la joie ».

b — Ce sont les successives prises de conscience : du divorce Eglise-monde, de la liberté de l'homme, de la nécessité de la foi explicite, qui nous ont permis de mieux vivre les fondements de notre foi que sont l'incarnation, la rédemption et l'annonce de l'Évangile.

« Dans un premier temps de réflexion, nous sommes partis de nos prises de conscience successives, dans la Mission de France. Trois nous paraissent devoir être retenues :

1) Prise de conscience du divorce profond « Eglise et monde »,

surtout dans certains milieux (ouvrier, enseignant, technicien) et régions marquées par le radicalisme.

D'où la ligne missionnaire prise, traduite par ces expressions « être-avec », « vivre-avec », « assumer la condition des gens », « rencontrer les incroyants dans leur vie, sur leur propre terrain », « communauté de destin »...

C'est la dimension de l'incarnation qui nous a guidés.

2) A un autre degré plus profond, prise de conscience de la liberté des gens vis-à-vis de Dieu, surtout chez les incroyants.

— par la rencontre d'athées « construits », « debout », pleinement hommes,

— par le partage de vie des incroyants. Un temps assez long parmi eux permet de rencontrer des valeurs extraordinaires, pleinement vécues, de les vivre avec eux. Mais aussi de découvrir que ces valeurs ne sont pas elles-mêmes chrétiennes, et qu'il y a un abîme entre elles et la foi,

— par la rencontre du péché, soit individuel, soit collectif.

C'est la dimension de la rédemption déjà plus difficile à déceler et à vivre pour qu'ils sortent du péché, arrivent à la conversion, croient au Christ sauveur, et sauvent ainsi les valeurs humaines d'une mort certaine.

3) A un troisième degré, prise de conscience que la foi explicite en Jésus-Christ est nécessaire :

— pour aider ces hommes à s'en sortir, à prendre conscience d'un état de péché formidable, d'une purification nécessaire,

— pour orienter les valeurs vécues, dans un sens évangélique qui en garantit la rectitude et le progrès,

— pour finalement correspondre à la grâce vivante en chacun.

C'est la dimension de l'annonce de l'Evangile, soit en particulier quand on sent le copain « prêt », soit en acheminement d'A.C.O., soit en catéchuménat ».

C/ Une question est posée avec plus de force :

Le salut des non-croyants P

« Pas de salut au rabais pour les non-croyants » semble être une formule que chaque équipe prendrait à son compte.

« L'universalité du salut en Jésus-Christ, bien affirmée par saint Paul, ne peut être réelle et admise par nous sans nous révolter que si tout homme quel qu'il soit peut en être le bénéficiaire, qu'il soit croyant ou non en Jésus. Si ce salut est le même pour tous, notre foi dans la justice de Dieu ne pourrait admettre qu'un salut au rabais

soit accordé à des hommes qui ne sont pas les membres de l'Eglise visible.

La constitution sur l'Eglise de Vatican II nous affirme bien que tout homme a accès au salut en Jésus-Christ et que ce salut est unique. L'Eglise trouve les sources de cette affirmation à partir de l'Ecriture, mais aussi dans la conscience qu'elle a de l'amour infini de Dieu à l'égard de tout homme et de la responsabilité de celui-ci vue par rapport à la lumière qu'il a reçue.

Ceux qui auront fait le bien pendant la vie ressusciteront pour la vie (Jean 5,29).

Celui qui aime, quel qu'il soit dans sa référence à Dieu, comment ne serait-il pas sauvé ?

Si la gloire de Dieu est vraiment l'homme, créé à son image, comment ne deviendrait-il pas un jour reflet total de la gloire de Dieu, celui qui a toujours à devenir plus homme ? ».

Les non-croyants ont-ils un rôle positif dans l'histoire du salut ? Leur rôle n'est-il pas d'appeler les croyants à la purification de leur foi ?

« Qu'il y ait une contestation permanente de la foi doit être accepté par les chrétiens comme une manifestation de l'Esprit Saint qui remplit l'univers et appelle à la purification ».

Ne sont-ils pas, en quelque sorte, des prophètes de l'humanité du Christ ?

« L'Eglise doit être « lumière des nations » ; elle doit éclairer l'humanité en marche vers le salut. A cette mission l'Eglise n'est pas toujours fidèle au cours de son histoire, lorsqu'elle n'assume plus la double nature du Christ, Dieu et homme.

Que l'Eglise se lie trop vite à une civilisation donnée ou qu'elle se replie sur elle-même, elle devient étrangère à la marche de l'humanité qui continue ; et c'est en dehors de l'Eglise que se manifestent des hommes dont la conscience est sensibilisée à de nouvelles dimensions, des hommes qui vont faire progresser la conscience collective de l'humanité. Ils témoignent :

- de la liberté ou du respect de l'homme,*
- de son pouvoir créateur et de sa volonté à maîtriser la nature,*
- d'une solidarité plus universelle entre les hommes ou des nouvelles exigences de la justice.*

Est-ce que les hommes non-croyants n'ont pas un certain rôle prophétique dans l'histoire du salut ? Ne sont-ils pas d'une certaine manière « prophètes de l'humanité du Christ » à une époque donnée ? du Christ qui est en travail dans l'humanité et dans la conscience des hommes ?

Ces hommes ne vivent-ils pas la responsabilité d'interroger l'Eglise, de lui rappeler cette dimension de présence au monde sans laquelle elle n'est plus de l'homme-Dieu, elle ne peut plus être la lumière du salut pour l'humanité en marche ».

D/ La rencontre de l'incroyance est aussi un danger pour la foi

« A la vérité il a été aussi noté que la rencontre des incroyants pouvait également conduire à la dégradation de la vie de foi : si le regard de foi n'est pas affûté en permanence, l'inquiétude et le doute se développent et on peut s'y installer.

Un autre risque, plus subtil, est que la rencontre et l'action commune avec les non-chrétiens peut amener le laïc, dans une recherche de plus grande efficacité, à jouer l'homme qui oublie qu'il est chrétien, et le prêtre à jouer au laïc qui met entre parenthèses son identité sacerdotale ».

Car la foi reste un pari fragile :

« La foi des chrétiens est un pari fragile : on ne compte plus les militants, jeunes ou adultes, les prêtres, passés au marxisme ou ayant opté pour l'indifférence ».

La rencontre de l'incroyance nous aide à découvrir l'originalité de la Foi

A/ La foi n'est pas qu'une morale

« Il nous faut éviter de réduire la foi à une simple morale. La foi doit s'exprimer dans la vie et les comportements, mais elle est d'abord une expérience originale et vécue de la présence de Dieu ».

« Il sera vain au nom de la foi ou de valeurs chrétiennes, de faire des membres de l'Eglise une humanité à part plus vertueuse ou plus valable ».

Elle est d'abord un cheminement, une marche, à partir d'une option fondamentale.

« La foi se situe au niveau d'une option fondamentale, au niveau de la liberté : c'est à ce titre qu'elle est indiscernable et incommunicable... »

Elle apparaît ainsi au croyant comme un cheminement, une marche : les événements, les rencontres, les doutes, obligent le croyant à des remises en question, et à faire de nouvelles synthèses en Jésus-Christ, à se recentrer perpétuellement sur Lui ; c'est à travers tout cela que se fait le cheminement ».

B/ La foi n'est pas un totalitarisme

« Une attitude équivoque est celle qui considère la foi et le milieu de la foi, comme une entité, un centre de référence autour duquel gravitent tous les autres systèmes de valeurs... Effectivement et réellement, l'Eglise, corps du Christ, rassemble et contient tout. Si cette image est vraie dans la symbolique ecclésiale, cette réalité ne l'est pas dans l'existence. Elle se traduit dans la mentalité commune comme un système de valeurs à part qui engendre un séparatisme quasi-absolu entre ceux qui en font partie et les autres ».

C/ Elle n'est pas non plus l'annonce claironnante d'une vérité qu'on possède

« L'annonce claironnante d'une vérité qu'on possède est-elle révélatrice de la foi ? Ne risque-t-elle pas d'être plutôt l'expression d'un malaise occasionné par la perte de certains schèmes religieux... ?

En ces aspects les plus négatifs, l'annonce kérigmatique révèle à l'homme ses propres chimères. La parole proclamée exorcise les peurs, elle projette les désirs et les rêves inassouvis, en celui auquel on veut croire et à qui on refuse d'être une illusion. A la limite, le désir de l'absolu, proclamé ou non, n'est pas nécessairement une approche de la foi ; il risque aussi de cautionner ce que l'on entend par « religion-transfuge ».

D/ En définitive, c'est la foi explicite en Jésus-Christ qui distingue le chrétien

« Quelle différence y a-t-il donc entre le chrétien et le non-chrétien ? En dernière analyse, c'est « la foi explicite en Jésus-Christ » qui distingue les chrétiens dans la même vie, le même monde, les mêmes luttes ; ils se réfèrent lucidement, de façon vivante, à la personne de Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu, à sa doctrine, à sa sagesse (croix, béatitudes), à son corps qui est l'Eglise, à sa Seigneurie sur le monde, à son Esprit ».

C'est en Jésus-Christ que j'apprends à connaître l'homme et Dieu.

« L'originalité de la foi est d'être une adhésion à Jésus-Christ en qui j'apprends à connaître l'homme et Dieu : l'itinéraire de convertis de l'athéisme atteste d'ailleurs que l'illumination de leur vie est la rencontre personnelle de Jésus-Christ. Au terme d'un long cheminement, dans le service passionné des valeurs, est reconnue une présence personnelle, celle de Jésus-Christ ».

**Elle nous provoque
à chercher
une nouvelle
expression
de la Foi**

Chacun de nous sait combien « dire Dieu » dans des termes (images, mots) modernes est terriblement difficile à inventer.

C'est pour nous y aider que souvent,

« l'incroyant nous provoque, sinon à rationaliser, au moins à éclairer notre foi, la justifier, l'exprimer autant que faire se peut en des termes intelligibles aux hommes d'aujourd'hui ».

Ce rôle est souvent joué par la science :

« La foi n'est certes pas de nature scientifique. Ce ne peut être le résultat d'une simple démonstration ; c'est l'adhésion à une personne. Mais pour autant, si elle est radicalement différente de la science, elle ne doit pas lui être opposée. Bien au contraire, à la science, à la critique scientifique, à la psychanalyse, etc... d'aider à situer logiquement le problème de la foi, à délimiter ses frontières, à le placer exactement là où il doit être, dans l'aboutissement de l'effort de la recherche humaine.

« A une connaissance plus exacte du donné que permet les découvertes actuelles, la foi ne peut sortir qu'épurée, centrée sur l'essentiel ».

Pour aider à notre réflexion et à notre confrontation sur ce sujet, nous citons les critiques qu'une équipe fait, au nom des scientifiques, à l'expression religieuse courante :

« L'attitude religieuse est trop centrée sur la connaissance « du cœur » et non sur la connaissance de l'homme global avec toute ses capacités rationnelles, logiques.

— La religion est trop celle de la souffrance, de l'échec, de la difficulté, et pas assez celle de l'homme qui construit, qui croit savoir, qui veut faire un monde nouveau.

— La religion est trop liée au renoncement, et pas assez à l'effort de la recherche, plein de joie et de satisfaction.

— La religion est trop liée à un état du monde et de l'humanité dans l'au-delà, et pas assez à l'état du monde et de l'homme d'aujourd'hui.

— La religion est trop moralisante : bien faire son devoir d'état, gagner honnêtement sa vie, être bon et juste, travailler si possible pour le bien de l'homme, valoriser le travail de ses camarades.

L'Eglise n'accorde pas à la raison, à l'intelligence, la critique des faits et des expériences, la part nécessaire. Elle se dit détentrice de vérité, même si la manière dont elle vit est contraire à ce que la plupart des hommes croient être la vérité.

L'Eglise veut croire aux facultés de recherche, d'investigation, de connaissance des hommes, mais elle en a peur. *Elle redoute l'homme, la société.* Elle n'ose pas affronter la réalité, elle se manifeste *beaucoup plus par ces interdictions que par une recherche laborieuse, sans a priori.*

L'Eglise ne sait pas que *sa vocation, c'est de donner un sens à la réalité.* Elle ne sait pas lire le sens de l'existence. Elle fait du juridique, de l'ajustement.

En guise de conclusion, il faudrait que les points suivants soient réfléchis pour que notre vie soit unifiée :

a) Avoir une anthropologie beaucoup plus étudiée et savoir notamment comment le travail fait l'homme, comment le travail le construit, savoir comment le chercheur appréhende la réalité ;

b) Quel est le lien entre Jésus-Christ et l'être au travail et comment la foi au Christ peut s'intégrer dans une structure mentale scientifique ?

c) Comment l'Eglise peut être le modèle véritable du Christ et qu'est-ce qu'un modèle ? ».

**Elle nous permet
de préciser
ce qui différencie
le chrétien
de l'incroyant**

Nous sommes en face de deux conceptions de la place de l'homme dans le monde : *conceptions entre lesquelles il n'y a pas opposition ni antagonisme.*

« Il peut arriver, car c'est le seul dynamisme qui le mène, que l'incroyant soit plus attentif aux autres, vivant autour de lui, que des croyants égarés dans une contemplation spirituelle et passive de la grâce.

De là cette apparente question d'un altruisme, parfois plus vécu chez l'incroyant. Cette question est apparente, car elle cache la vraie question qui distingue l'incroyant du croyant :

— réussite du monde par l'homme seul,

— ou réussite du monde par l'homme collaborateur et créature de Dieu.

Il n'y a pas opposition entre ces deux conceptions mais prolongement. On comprend aussi comment c'est une tentation assez naturelle, pour le croyant, de « réduire » le dessein de Dieu à une réussite trop naturelle ».

Cependant le croyant croit que sa foi lui permet une explicitation plus totale des réalités humaines.

« Le chrétien reconnaît pleinement le sérieux de la lecture du monde que fait l'incroyant. Il est cependant convaincu que la foi lui permet de déchiffrer le même monde et lui propose une explicitation plus totale des réalités humaines. Sa grille de lecture est autre, mais c'est le même terrain humain qu'il laboure ».

Mais ces différences entre chrétiens et incroyants nous font prendre conscience de la *difficulté du dialogue*.

« Le regard sur la foi et la non-foi, l'une et l'autre s'inscrivant dans une démarche positive, fait mieux apparaître la difficulté du dialogue : l'homme communique-t-il vraiment ? Accède-t-il à la connaissance qui le fait revivre avec l'autre ?

Peut-on empêcher que le dialogue du chrétien avec l'athée soit toujours une espèce de dialogue avec lui-même ?

Cette difficulté à se comprendre comporte souvent un déséquilibre que l'on essaie (de combler) par l'engagement commun au service de l'homme ».

Les rapports entre chrétiens et incroyants

Il est évident que de tels rapports supposent, pour que « l'expérience de sa foi puisse être prise au sérieux » par l'incroyant, un témoignage de vie suffisamment authentique chez le croyant.

Nous citons ci-dessous le témoignage de trois équipes essayant de préciser comment chacune voit « l'attitude du chrétien » par rapport à l'incroyant.

1 — *Pour la première équipe, ce que nous devons à l'incroyant « c'est lui rendre compte que nos vies sont centrées sur un au-delà de l'humain ».*

« L'aide que nous avons le devoir de donner aux incroyants n'est pas de leur dire que ce qu'ils font est chrétien, mais de leur rendre compte que ce que nous faisons ou ne faisons pas est ou n'est

pas en conformité avec Dieu, révélé en Jésus-Christ, exprimé en Eglise. Et cela, non seulement en accord avec les mêmes choix que peuvent avoir nos camarades incroyants, mais qu'à l'intérieur de ces options ou de ces attitudes de vie, il y a pour nous accord ou refus de Jésus-Christ et de ce qu'il a révélé de la destinée de l'homme.

Nous avons à leur rendre compte que nos vies sont ou se veulent (dimension du péché) centrées sur un au-delà de l'humain. Cette perspective ne vient pas diminuer mais épanouir, dilater tous les actes de nos vies, leur donnant leur contenu, alimentant notre espérance, nous permettant de faire face à l'échec, de clarifier notre conscience, de raffermir notre courage.

C'est cette communication vivante que nous leur devons, comme un message à proposer et, s'ils l'acceptent, à transmettre. Proposition que l'Eglise, universellement, se doit d'annoncer aux hommes comme l'achèvement de ce qu'ils sont et dont Elle leur signifie l'importance majeure par l'intégration et l'actualisation effective qu'en font dans leur vie ses membres ».

2 — La seconde équipe insiste sur « l'authenticité du partage de vie ».

— « Savoir accepter les autres tels qu'ils sont très sérieusement, et le manifester. Par conséquent, résister à la tentation de dire : ils ne sont pas comme nous.

— Montrer notre intérêt réel, et non pas emprunté, pour toutes les réalités humaines (travail, affaires du pays, politique), intérêt qui doit être réel et positif, c'est-à-dire sans but de prosélytisme.

— Partager la vie des gens, être de plain pied avec eux pour le dialogue, vivre avec eux les événements du pays pour les aider à travers toutes leurs réactions à vivre des valeurs dont ils sont déjà porteurs, les aider à être eux-mêmes, et toujours davantage, c'est-à-dire à aller au-delà d'eux-mêmes... Le fait d'aider les gens à vivre toujours mieux les valeurs dont leur conscience est porteuse, est d'une part préparation du terrain à l'option de la foi, d'autre part, déjà moyen de salut actuel pour ces gens qui seront jugés sur leur conscience et le chemin qu'ils auront parcouru à sa lumière ».

3 — La troisième équipe est plus attentive à souligner l'originalité de la foi que l'on ne doit ni « réduire », ni « justifier ».

« a) Pas de réduction de décalage entre foi chrétienne et valeur humaine qui apparaît comme une méthode tactique...

Mais, par notre vie, nous situer dans le monde avec l'Esprit de Dieu qui aime ce monde.

b) Pas de progression systématique du niveau humain au niveau évangélique.

Mais vivre avec tout homme l'achèvement du monde en s'affirmant mutuellement.

c) *Pour proposer l'objet même de la foi...*

...être prêt à rendre compte de notre foi,

...ne pas en cacher l'ouverture totale à tous les hommes qui restent libres de l'accepter ou de la refuser.

d) *Pas de justification rationnelle de la foi au sens de justification scientifique puisqu'il s'agit de QUELQU'UN D'AUTRE irréductible à la seule condition humaine...*

Mais savoir témoigner que la Foi n'est pas illogique, qu'elle n'est pas un défi lancé à l'homme... ».

Ne pas considérer les incroyants comme des chrétiens qui s'ignorent : une telle remarque nous aide à dépasser le schéma de la « foi implicite qui devient foi explicite », langage qu'au nom de la liberté, un incroyant ne saurait accepter.

« Nous ne pouvons pas dire que les « non-chrétiens sont des chrétiens qui s'ignorent », non seulement parce que entre chrétiens et non-chrétiens il y a la transformation qui opère en un homme la reconnaissance explicite du Christ et l'entrée active dans le mystère pascal, mais aussi, et nous l'oublions si facilement, c'est un manque total de respect pour des hommes refusant d'être considérés ainsi. Il nous faut saisir quelle est la conscience que ces hommes ont d'eux-mêmes, quel sens ils donnent à leur vie... ».

IV. Retentissement de la rencontre de l'incroyant sur notre manière de comprendre la mission de l'Eglise

Dans cette dernière partie de notre rapport, après avoir pris conscience de « l'indifférence qui tient les incroyants éloignés de l'Eglise », nous nous arrêterons sur la manière dont l'Eglise doit être présente aux incroyants pour que le « décalage » soit réduit. Nous nous interrogerons successivement sur :

§ 1 — La séparation Eglise-Incroyants.

§ 2 — Les rapports Eglise-Incroyants.

§ 3 — Les signes que doit poser l'Eglise.

Prise de conscience de la séparation " Eglise-incroyants "

« Qu'attendent les incroyants de l'Eglise ? ». N'est-ce pas une des premières questions que nous devons nous poser dans un pays (la France) où chacun d'une façon ou d'une autre rencontre l'Eglise ?

« De prime abord, les incroyants ne semblent rien attendre de particulier de la part des chrétiens comme du prêtre, en ce qui concerne une révélation ou un message qu'ils auraient à porter ou à transmettre ».

Certaines équipes attribuent la cause de cette indifférence à la distance que constatent les incroyants entre « ce que professe l'Eglise et ce qu'elle vit ».

« Pour la plupart des gens, ils se sont fait une idée de ce que sont les gens d'Eglise, de leurs mœurs comme de leurs opinions. Idée

empreinte de scepticisme, d'indifférence, tant ils ont à CONSTATER, A TORT OU A RAISON, LA DISTANCE ENTRE CE QUI EST DIT OU PROFESSE ET CE QUI EST ACCOMPLI CONCRETEMENT ».

Cette prise de conscience entraîne beaucoup d'incroyants à mettre une grande distance entre ce qu'ils considèrent comme valeurs et celles qu'ils attribuent à l'Eglise. « *Seul le témoignage de chrétiens et de prêtres vivant avec eux les mêmes valeurs* » les provoquera à changer leur regard et à s'interroger sur ce que signifie l'Eglise.

Rapports entre Eglise et incroyants

Parce qu'ils jugent l'Eglise sur ce qu'ils en voient ou sur ce qu'ils en entendent, les incroyants appellent celle-ci à s'interroger sur la manière dont elle doit, tout en restant fidèle à elle-même, se rendre « visible ». D'où les questions qui se posent :

- Comment partager ce qui est commun au croyant et à l'incroyant ?
- Comment l'Eglise peut-elle participer à la promotion humaine ?
- Que peut-elle recevoir de la rencontre des incroyants ?
- Quels *signes* doit poser l'Eglise aujourd'hui pour interroger l'incroyant ?

A/ Le témoignage de l'Eglise est celui d'une communauté de croyants qui cheminent avec l'homme :

« C'est comme corps que l'Eglise témoigne. Et c'est en tant que Corps que l'Eglise a à rendre compte de ce fait et de le rendre actuel : le salut de tout homme accompli par Jésus-Christ.

Le Christ s'est incarné : l'Eglise est par nature incarnée. Elle doit vivre cette incarnation, c'est-à-dire cheminer avec l'homme ; participer à sa promotion selon sa place spécifique en vue de lui révéler ce Quelqu'un qui la dépasse et qui seul peut donner la plénitude à l'homme : le Christ.

Cela doit s'exprimer par le témoignage vécu de tous les baptisés, prêtres et laïcs, mais aussi par le témoignage public de l'Eglise en tant que Corps, surtout dans notre monde socialisé ».

B/ Ce témoignage conduira l'Eglise à mieux découvrir ce qui est commun au croyant et à l'incroyant, et à participer à tout ce qui peut être vécu en commun :

« En présence d'incroyants honnêtes, il nous semble que l'Eglise doit mieux découvrir tout ce qui est commun au croyant et à l'incroyant : la liberté, la paix, la justice, etc... »

« Il nous semble aussi que l'Eglise doit davantage participer à tout ce que l'on peut vivre ensemble, croyants et incroyants, à travers les aspirations universelles et profondes de tous les hommes ».

Si l'Eglise le fait, c'est d'abord parce que le Christ est pour nous chrétiens, à la fois une référence, en même temps qu'Il est *« plein épanouissement humain, dans toutes les dimensions de l'homme »*. Partant de là, une équipe résume en trois formules lapidaires la mission de l'Eglise :

« Pour nous le Christ étant référence et aussi plein épanouissement humain, dans toutes les dimensions de l'homme, cela reste pour l'incroyant un appel, une proposition à laquelle il reste libre d'adhérer ou non. Quant à nous, nous ne pouvons pas écarter du trésor du Royaume cette vie déjà pleine de réalité divine. En résumé la mission de l'Eglise est de :

- « Vivre avec » tout ce qui est le profond de l'homme ;*
- Aider à aller au plus creux ;*
- Faire la référence, le lien à Jésus-Christ ».*

Le but de l'Eglise n'est pas de s'imposer à l'incroyant par la qualité ou par la quantité de ce qu'elle partage, mais d'abord d'être capable de *s'adresser à la « conscience »*.

« Ayant pour mission d'être Sacrement du Christ Ressuscité, l'Eglise doit acquérir par tous ses membres un degré d'intériorité capable d'éclairer et de « provoquer » la conscience de tout homme ».

C/ Dans ce témoignage vécu il importe de distinguer entre la responsabilité de l'Eglise dans la promotion de l'homme et celle de l'Évangélisation qui est sa tâche propre.

En effet, il lui faudra toujours *« au nom de l'amour respectueux de Dieu pour la liberté de l'homme »*, montrer combien elle respecte l'autonomie de tout ce qui est humain, et en même temps signifier par le Message qu'elle porte *« la gratuité et la prévenance de l'amour de Dieu pour les hommes »*.

« Dans le rôle de l'Eglise il convient de distinguer sa responsabilité dans la promotion historique de l'humanité d'une part, et sa mission d'évangélisation par les signes qu'elle donne d'autre part en tant que Corps. Nous croyons que l'une est en continuité de l'autre, mais qu'il convient de les distinguer pour rendre compte de l'amour respectueux de Dieu pour la liberté de l'homme.

Respecter l'autonomie des réalités terrestres de telle sorte que l'Eglise ne défigure pas l'humain, mais qu'elle permette à l'humain d'être transformé par Jésus-Christ ».

Un tel discernement est délicat. Abordant la même question, une autre équipe parle de la difficulté pour l'Eglise d'être « présente » au monde en tant qu' « envoyée ». Il est aussi important pour elle de respecter tout ce qui est humain, que de rejoindre la volonté du Christ qui a voulu son Eglise « comme convocation de tous les hommes au salut ».

« Nous voulons être en situation de partage avec les hommes, mais nous le sommes essentiellement en tant qu'envoyés. Charnière difficile entre présence et envoi... C'est pourtant cette attitude profonde d'envoyés qui donne une dimension nouvelle et originale à notre volonté de présence et de partage. Nous voulons être au-dedans de ce monde pour reconnaître le dessein de Dieu sur tous les hommes et pour y accomplir la mission de Jésus-Christ de tout récapituler en Lui. La présence pour la présence, c'est un mythe !... ».

« La présence n'est pas une tâche missionnaire, mais une condition pour la remplir. « Nous voulons être présents. Oui, mais pourquoi faire ? ». Cette question exprime la volonté de rejoindre à sa source l'intention de Jésus-Christ qui a voulu son Eglise comme convocation universelle de tous les hommes au salut. L'Eglise n'existe qu'envoyée ».

Toute la difficulté à bien définir la responsabilité du ministère sacerdotal est sous-jacente à la distinction entre présence au monde et évangélisation :

« Il serait nécessaire d'approfondir les raisons et les modalités de la présence du prêtre aux institutions. Si sa présence d'homme dans la cité est nécessaire, elle ne saurait ni télescoper l'autonomie des tâches humaines, ni mettre au frigidaire sa responsabilité propre dans l'évangélisation. L'homme et le prêtre ne sauraient être des êtres différents et indépendants l'un de l'autre ».

D/ C'est cette distinction qui conduit l'Eglise à savoir que « la communion la plus profonde » avec les incroyants ne peut pas être un partage inconditionnel. Il arrive que sa foi en Jésus-Christ lui impose « certaines ruptures » dont elle devra toujours rendre compte aux incroyants :

« Dans la présence de l'Eglise au monde une dialectique nous paraît devoir être maintenue :

a) *la communion la plus profonde à la vie de ces milieux (plus pauvres, moins chrétiens) donc si possible un « engagement temporel » du prêtre.*

b) *les ruptures à apporter à partir de la foi en Jésus-Christ : savoir dire oui ou non, et savoir rendre compte de son désaccord.*

Les principales ruptures sont :

- le pardon,*
- la pauvreté : refus des richesses et du pouvoir,*
- le service : refus d'être servi ou de se dire serviteur « uniquement en parole ».*

E/ Ce que peut recevoir l'Eglise

Consciente de la manière dont elle doit « cheminer » avec les non-chrétiens, l'Eglise le fera en sachant que « les non-chrétiens peuvent l'aider à mieux découvrir son propre mystère » :

« Si l'Eglise possède la vérité par la révélation qui lui a été donnée en Jésus-Christ, il reste que bien des aspects et des profondeurs de cette vérité ne se découvrent que dans le temps et dans l'histoire, et c'est ici que les non-chrétiens peuvent aider l'Eglise à cheminer dans la découverte de cette vérité. D'où l'attitude importante pour le chrétien de savoir qu'il peut avoir beaucoup à apprendre même des incroyants. On peut dire dans ce sens : l'Eglise ne se découvre vraiment que dans sa relation avec les non-croyants ».

Elle saura reconnaître l'apport de la science pour l'aider à mieux approfondir sa connaissance d'elle-même.

« Pour toute l'Eglise, nécessité de la recherche technique et scientifique dans ses propres disciplines :

- une science biblique, aussi exacte que possible pour établir les « vérités » majeures de la révélation ;*
- une philosophie de l'homme, qui permette un raisonnement théologique correct ;*

- *une pastorale des signes, depuis la transcription moderne de la Bible (langage, mots) jusqu'à la restructuration des sacrements, en particulier le baptême, l'Eucharistie et l'ordre ».*

Les signes que doit poser l'Eglise

« Ne nous sommes-nous jamais posé cette question : quels signes donnons-nous de la mission de l'Eglise ? Trop souvent en effet l'incroyance des incroyants est causée ou alimentée par les défauts des croyants et la faiblesse des signes qu'ils apportent ».

« Notre service du dessein de Dieu n'est pas une affaire de foi personnelle, ni de témoignage individuel. C'est au sein même de l'Eglise-institution que le dessein de Dieu « se fait » et « se révèle ».

Véritable sacrement de Jésus-Christ, l'Eglise est SIGNE au monde du dessein de Dieu, en étant fidèle à ce qu'elle est ».

A/ Etre une Eglise qui soit « interrogée » et « interrogation ».

« L'Eglise qui se laisse interroger dans sa foi par le Seigneur qui lui parle dans les hommes qui nous entourent, doit être aussi « interrogative » pour ces mêmes hommes. C'est dans cette complémentarité d'une Eglise « interrogée » et d'une Eglise « interrogation » que nous pouvons réfléchir comment l'Eglise doit être signe. Tout signe doit révéler un aspect authentique du mystère du Christ, mais aussi ce signe doit pouvoir être compréhensible par les hommes tels qu'ils sont.

L'Eglise ne peut être interrogation que si elle pose vraiment question aux hommes ; elle ne peut être réponse que si ses réponses correspondent aux questions explicites des hommes avec qui elle vit ».

B/ L'Eglise, « communauté de croyants »

Tout le mouvement de socialisation dans lequel nous vivons nous rappelle l'importance d'une foi personnelle « vécue dans des dimensions communautaires » et comment « la mission de l'Eglise est remplie par la communauté des croyants » :

« Ce monde qui prolifère de toute part, en pleine socialisation, traversé par des nouvelles philosophies qui exigent de nouveaux systèmes d'organisations, de nouvelles structures, dont les réflexes sont de plus en plus dominés par ceux du groupe, remet en question une foi purement INDIVIDUELLE ».

« L'Eglise doit apparaître comme une communauté d'hommes qui dialoguent entre eux, qui s'expriment librement, qui ne sont pas dans une sorte d'obéissance passive à l'égard de la hiérarchie. L'Eglise est trop souvent vue à travers un aspect hiérarchique très structuré. Ceci demande que toute responsabilité soit de plus en plus exercée comme un service des autres, et que, par ailleurs, tous ceux qui ont une place particulière dans l'Eglise « se démaraboutissent »... Ceci ferait vraiment apparaître l'Eglise comme une communauté de croyants ».

D'où la nécessité pour l'Eglise d'inventer « des signes collectifs » qui soient « révélateurs » de ce qu'elle est aux hommes d'aujourd'hui.

C/ Quelques-uns de ces « signes » collectifs, parmi ceux qui nous semblent pouvoir interroger la conscience des non-croyants.

1 — Présence aux plus pauvres

...à cause de la « densité » humaine dont ils sont porteurs :

« Nécessité pour l'Eglise d'être présente à la vie des plus pauvres parce qu'ils sont une remise en cause radicale d'une forme de société, d'une forme de chrétienté et (aussi d'une forme de christianisme) puisqu'ils sont une revendication vivante des droits primordiaux de la personne humaine : logement, santé, éducation, travail ».

Cette présence aux plus pauvres est une question permanente sur la propre richesse de l'Eglise comme nous le rappelle une équipe d'Algérie :

« L'Eglise dans son ensemble est une Eglise de « riches » (membres de pays développés dont beaucoup ont de l'argent). Ici on y est très sensible : c'est non seulement un contre-signes de ce que devrait être l'Eglise en réalité, mais aussi un objet de convoitise pour certains hommes d'ici qui ont du mal à penser au sous-développement de leur pays, et qui, de plus, peuvent être encouragés à se procurer l'argent qui leur permette d'arriver au même niveau ».

« D'où cette exigence pour nous d'être l'Eglise :

- accueillante et attentive au monde ;*
- présente dans une attitude de pauvreté (on ne possède pas Dieu). Une Eglise moins doctrinale et triomphante : en recherche de Dieu, au service de l'homme, et cela avec les autres ;*
- recherchant le dialogue amical pour aider l'homme et chaque*

groupe humain à se dépasser, dans la mesure où elle-même porte suffisamment cette inquiétude de l'homme, à travers trois axes : Défense des petits, paix, justice ».

2 — Présence aux « secteurs marqués par la sécularisation »

« Présence aux non-chrétiens. Il nous paraît aujourd'hui nécessaire de privilégier les secteurs (ou groupes humains) les plus marqués par les formes nouvelles de l'athéisme ou de la sécularisation (monde ouvrier, technicien, paysan) ».

3 — Service de la liberté de l'homme :

Tout témoignage de l'Eglise en milieu incroyant ne sera pas reçu s'il n'est pas inscrit dans un grand souci de la liberté de l'homme. C'est à cette pierre de touche que beaucoup de non-croyants attendent l'Eglise :

« L'Eglise se doit d'être au cœur de la recherche des hommes. Il ne lui suffit pas de côtoyer, ni de collaborer avec. Mais cette démarche ne respecte les incroyants que si elle se fait dans une attitude de service de la liberté.

Le respect de l'autre et le service de la liberté ne sont pas typiques du chrétien. Mais le « pain de notre sacerdoce par rapport aux incroyants est d'être de bons serviteurs de la liberté »..., de participer aux tâches de libération et de travailler à promouvoir une liberté vraie.

Ce service de la liberté se réalise dans un patient cheminement, il oblige à la fois au silence et à la parole, il exige que le silence ne soit pas celui d'une conscience religieuse assoupie, mais active ».

L'Assemblée générale des 24-26 octobre 1969

Quel appel ?

Décidée par le Conseil presbytéral à la session des 29-30 mars 1969, cette Assemblée générale a été envisagée comme un geste collectif exprimant, à partir de l'expérience, LA MANIÈRE DONT NOUS VOYONS ACTUELLEMENT NOTRE RAISON D'ÊTRE et manifestant L'ATTITUDE DE LA MISSION DE FRANCE devant la remise en cause de cette institution.

Revenant sur cet objectif et le précisant, le Conseil presbytéral des 17-18 mai s'est exprimé ainsi :

« Tout le monde est d'accord pour que cette Assemblée générale sorte la Mission de France de problèmes internes et de préoccupations centrées sur nous-mêmes. Ce sont les problèmes missionnaires qu'il faut manifester avec les appels que nous percevons là où nous sommes.

On voit cette Assemblée générale comme l'expression directe de ce que nous vivons, de ce que nous découvrons, de ce que nous expérimentons en partageant la vie des hommes dans la diversité de nos situations. Témoignage collectif et prise de conscience de tous. Ni auto-justification, ni satisfaction, mais appel à avancer et à nous dépasser nous-mêmes. Appel à nous rendre solidaires de toutes les recherches entreprises par des prêtres et des laïcs, dans les diocèses de France et dans le Tiers-Monde. Appel dans l'Église pour qu'Elle se donne la liberté d'accomplir la mission en ne considérant que les besoins des hommes et le service qu'Elle doit rendre au nom de l'Évangile.

A travers la diversité de ces témoignages sur ce que nous vivons dans plusieurs milieux, plusieurs cultures et plusieurs pays, apparaîtra le sens véritable de nos solidarités et de nos confrontations.

Nous trouverons dans cette expression et dans cette réflexion les critères qui nous guideront dans la recherche commune que nous ferons pendant la période qui suivra ».

Comment nous voyons notre raison d'être

La Mission de France n'est pas issue d'une argumentation, elle est NEE D'UN APPEL entendu dans la foi. Cet appel, nous avons à l'entendre de manière nouvelle à chaque étape importante de notre histoire. C'est peu à peu que nous en dévoilons la compréhension.

Au point où nous en sommes de notre histoire, COMMENT NOUS APPARAÎT CET APPEL qui nous a convoqués à la mission ? Et puisque cet appel retentit également aujourd'hui

dans l'Eglise, bien au delà de notre groupe, comment d'autres que nous comprennent-ils la mission à faire ?

Les témoignages qui seront donnés à l'Assemblée générale provoqueront notre réflexion et préciseront notre prise de conscience. **ILS DEVRAIENT ECLAIRER DES QUESTIONS SOUS-JACENTES A LA CRISE ACTUELLE :**

— Quelle est la tâche missionnaire aujourd'hui ?

Que veut dire « vivre la foi au cœur des réalités profanes et des engagements humains » ? « annoncer Jésus-Christ aujourd'hui » ? « promouvoir l'Eglise dans un monde nouveau » ?

— En quoi le Sacerdoce est-il concerné dans cette tâche missionnaire ?

Si cette tâche est l'affaire du Peuple de Dieu, comment le prêtre discerne-t-il sa propre identité ? de quel ministère s'agit-il ?

Quelles exigences ?

Ayant mieux découvert à l'expérience ce qu'est la mission à faire, nous pourrions tenter de dégager de cette expérience certaines exigences. Par exemple :

— **LA NECESSITE D'UN PARTAGE DE VIE**, d'une « communauté de destin » avec les hommes et au sein des groupes humains les plus caractéristiques de cette « coupure » qui s'est établie entre l'Eglise et la réalité de la vie.

Dans cette ligne, il faut préciser les exigences que comporte **LA REALITE DES MILIEUX ET DES CLASSES**. Susciter l'Eglise ne consiste pas à faire l'économie des conflits et des tensions qui existent entre les groupes. Au sein de ces groupes se manifestent en effet d'authentiques revendications de justice, et de profonde aspirations à la fraternité, à l'émancipation, à la promotion de l'homme.

— **LA NECESSITE D'ECHANGES ET DE CONFRONTATIONS**.

De fait, les problèmes soulevés dans la rencontre des groupes et des personnes nous ont **AMENES A RECHERCHER DES SOLIDARITES** entre nous dans la diversité de nos engagements. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que cela fait apparaître ? Sur quoi doivent se fonder ces solidarités, ces échanges, ces confrontations ? Quelle en est le sens pour la tâche missionnaire elle-même ?

A quelle exigence de catholicité cette démarche nous appelle-t-elle ?

— LA NECESSITE DE SITUER CETTE FONCTION DANS L'EGLISE.

Actuellement cette fonction missionnaire est mal située dans l'Eglise de France. Elle est mise en œuvre à des degrés divers au sein de plusieurs mouvements apostoliques du laïcat, et par de nombreux groupes divers et dispersés, plus ou moins informels et souvent parallèles.

Comment est-elle prise en charge par les évêques dont c'est la **PREMIERE RESPONSABILITE** d'annoncer Jésus-Christ au delà du cercle plus ou moins grand des baptisés ? de promouvoir sans cesse l'Eglise au delà de sa réalisation historique actuelle ?

Dans la mesure où l'épiscopat est directement responsable de cette tâche, et dans la mesure où des prêtres y sont spécialement affectés, **QUELLE PEUT ETRE LEUR PLACE** dans l'Eglise ?

L'expérience de la Mission de France nous a fait pressentir et rechercher une dimension interdiocésaine pour des prêtres séculiers dont le rattachement à l'épiscopat était situé au niveau de la collégialité.

L'expérience vécue par des prêtres diocésains engagés eux aussi dans cette fonction missionnaire leur fait rechercher des modes de communication et de relations au delà du cercle restreint de leur milieu d'insertion ou de leur secteur géographique.

Ne faut-il pas tenter d'y voir plus clair dans ces recherches, de déceler ce qu'elles appellent, et d'examiner, avec l'épiscopat, comment permettre leur mise en œuvre effective comme tâche ecclésiale ?

Rassemblant les requêtes surgies de divers côtés, à partir d'expériences vécues, l'Assemblée générale n'a cependant pas pour but de définir le choix de telle ou telle formule institutionnelle nouvelle — formule qui prendrait la place et le relais de la Mission de France —. Ceci sera éventuellement l'objet d'une autre Assemblée générale après une période de recherche. Mais l'Assemblée générale d'octobre pourrait dégager les axes de travail autour desquels se continuerait cette réflexion et cette recherche. Ainsi les prêtres de la Mission de France avec d'autres, prêtres et laïcs, et avec l'épiscopat, pourraient avancer à la fois vers une prise de conscience plus claire des exigences de la mission et vers un projet plus large qui permettrait à l'Eglise de France de faire entendre une nouvelle « convocation à la mission ».

Quelle attitude la Mission de France manifeste dans cette crise ?

Ce projet d'Assemblée générale se veut lui-même un signe :

a) D'abord d'une attitude de **FIDELITE A L'ESSENTIEL**.

Une institution ne vaut que par l'esprit qui l'anime et elle doit continuellement se convertir à cet esprit. Le Conseil presbytéral a manifesté — et les réactions des équipes semblent concordantes — la volonté de rester attaché à la fonction missionnaire plus qu'à l'institution elle-même qui, actuellement, la met en œuvre. On est prêt, moyennant étude et réflexion, à entrer dans la recherche d'autres propositions.

b) Ensuite d'une **VOLONTE D'OUVERTURE**.

Si la Mission de France peut représenter dans l'histoire de l'Eglise de ces derniers temps un signe avant-coureur d'une tâche et d'une fonction rendues nécessaires aujourd'hui, il est clair que la Mission de France n'en a pas le monopole. Aucune institution particulière ne peut accaparer pour elle-même une pareille mission. Nous sommes prêts à étudier la façon de concevoir, dans une tâche missionnaire spécifique concernant le peuple de Dieu, la place que pourrait avoir un groupe de prêtres affectés à cette tâche, éventuellement selon diverses formes d'appartenance.

Il ne s'agit pas d'endiguer les recherches à venir, mais bien plutôt de suggérer des pistes de recherches qui devraient aboutir plus tard à un choix collectif d'un nouveau « modèle » institutionnel.

Ainsi l'Assemblée générale se présente bien autrement qu'une pure session d'études sur les problèmes missionnaires. Elle engage, au cœur du débat, l'institution elle-même.

Cette institution, comme toute chose humaine, est appelée à se renouveler. Elle reste pour nous une référence dans la recherche de voies à venir. Elle est un « donné » de l'histoire, où nous lisons un « don » de Dieu.

Jean Deries
adjoint du Secrétaire général

Le 23 septembre 1969,
Norbert Guillot annonce la nomination
de Jean Deries à l'équipe centrale

« Le 15 juillet, je vous annonçais la constitution de la nouvelle Equipe centrale, qui, en plus de Charles Rousseau, Secrétaire du Conseil presbytéral, devait comporter 2 adjoints. L'un d'eux était nommé au départ ; il s'agissait de Bernard Morellet. Quant à l'autre, il serait nommé en septembre.

J'ai aujourd'hui à vous annoncer qu'il s'agit de Jean DERIES, prêtre-ouvrier à Limoges. Dans l'étape actuelle de la Mission, il nous a paru important et significatif que le choix du nouveau membre de l'Equipe centrale se porte sur un prêtre-ouvrier.

Avant de donner sa décision, Jean a voulu prendre son temps pour réfléchir et pour consulter largement autour de lui. Il accepte aujourd'hui cette responsabilité ; mais il l'exercera d'une manière nouvelle. Nous avons tous souhaité en effet, en plein accord avec lui, qu'il assume cette tâche sans abandonner celle qu'il a prise depuis 3 ans dans la vie ouvrière. N'y a-t-il pas à rechercher des voies nouvelles dans la manière de vivre une responsabilité d'Eglise au service de la Mission ?

Nous avons bien conscience que cela ne sera pas toujours facile pour Jean. Mais nous voulons le tenter loyalement, et nous comptons sur la solidarité de tous.

Afin de se donner pleinement à la préparation de l'Assemblée générale, Jean prendra quelques semaines de congés à partir de la première semaine d'octobre. Il reprendra son travail en novembre ».

Norbert Guillot.

Nominations

*Monseigneur Gufflet,
Prélat de la Mission de France,
a nommé :*

à l'équipe centrale :
adjoint du Secrétaire général, Jean DERIES

*Avec l'agrément de l'Ordinaire du lieu,
sont nommés dans les diocèses suivants :*

ABIDJAN

à l'équipe d'Adjamé-Nord, Jean-Robert TEURLINGS

ALGER

à l'équipe d'Alger (Rampe Chasseriau), Marcel BELORGEY

FORT-DE-FRANCE

à l'équipe de Fort-de-France, Georges ZAIRE

PARIS

à l'équipe hôtelière, responsable, Dominique BLANCHET.

Sont rattachés :

à l'équipe de Caen, travaillant au centre des Inadaptés de Tour-en-Bessin (diocèse de Bayeux), Eugène EMERIAU,

à l'équipe de La Souterraine, André MAS de FEIX,

à l'équipe d'Hussein-Dey, travaillant à Ighil-Izane (diocèse d'Oran), Jean-Marie PLOUX,

à l'équipe de Miramont de Guyenne, Hervé de la PORTE.

Seront cette année :

à l'Année Sacerdotale de Fontenay, au titre de la Mission de France :

Eugène LE GALL,
Georges HEUDE,
Jean-Pierre MARGIER,
Pierre SAUVAGEOT,
Claude SIMON,
Robert SIMON,
Michel VALTON ;

à Paris, en formation professionnelle :
Maurice LASSAUX.

En accord

*avec le Prélat de la Mission de France,
les Evêques des diocèses concernés
ont nommé :*

**Diocèse de Lyon : Jacques BERTELOOT, au secteur diocésain
de Vaulx-Decines ;**

**Diocèse de Lille : Gérard MAES, au secteur diocésain Tour-
coing Nord-Est (Z.U.P. Bourgogne) ;**

**Diocèse de Créteil : Bernard PREVOST, à l'équipe diocésaine
d'Arcueil.**

En accord

*avec le Prélat de la Mission de France,
la Commission épiscopale du Clergé
et des Séminaires a agréé*

**Jean-Pierre MARCHAND comme Secrétaire national pour
les équipes d'acheminement vers le sacerdoce en milieu univer-
sitaire.**

Il consacrera également un mi-temps au diocèse de Nanterre.

**Dans
la Semaine Religieuse
du diocèse de Nevers
du 2 août 1969**

Le lundi 12 mai j'ai été averti officiellement que deux des trois prêtres de la Mission de France quitteraient le diocèse pour recevoir d'autres missions sacerdotales. Le corps interdiocésain qu'est la Mission de France n'a que peu de vocations destinées au rural ouvrier, si bien que ni le père Eugène Emeriau, ni le père Marcel Marchal ne pouvaient être remplacés actuellement.

Lorsque j'ai annoncé cette nouvelle à quelques chrétiens de Prémery, au soir de la confirmation, puis à tous les fidèles le dimanche suivant, et par eux à la foule des non-pratiquants ou des « mal-croyants » avec lesquels ils étaient en relation, cela produisit de la consternation et du découragement.

Je voudrais ici témoigner de mes regrets concernant ce départ, de ma reconnaissance envers les trois prêtres qui, depuis Juillet 65, se sont dépensés sans compter, et de mon attachement au type de ministère qu'ils représentaient dans le diocèse et qui a permis à tant d'hommes, de femmes, de jeunes, de commencer un long cheminement, une recherche, une quête de réponses aux nouvelles questions qu'ils se posaient.

La recherche missionnaire en équipe, et la confrontation en commun des résultats de cette recherche, la proximité de la vie ordinaire des gens, et de leurs engagements temporels, le souci de tous ceux qui regardent l'Eglise comme une étrangère : autant de points essentiels à la Mission de France et qu'il faudra sauvegarder ; en disant ma reconnaissance et mon affection à l'équipe, je souhaite que son travail soit poursuivi sans hiatus par ceux qui arrivent.

Je suis sûr que l'Esprit du Seigneur nous aidera et particulièrement les trois prêtres qui ont accepté de venir à Prémery.

Le responsable de l'ancienne équipe, le Père Jean-Marie Ferté souhaite, en lien avec la Mission de France, demeurer dans le diocèse. Une insertion conforme à son désir d'action missionnaire et à nos besoins se cherche actuellement.

**Jean STREIFF,
Evêque de Nevers.**

Dans
Eglise d'Angoulême
n° 14
du 6 juillet 1969

L'équipe sacerdotale des pères de la Mission de France va bientôt quitter Chasseneuil. La décision a été prise par leurs responsables, motivée sans doute entre autre cause par la nécessité où ils se trouvent de réviser l'implantation de leurs équipes. Cette décision coûte à H. de la Porte, E. Cambis et P. Multrier : ils ne peuvent pas rompre sans souffrir les liens qui les attachaient à la population dont ils avaient la charge et dont ils ont partagé le destin de la manière que nous savons. Elle ne peut non plus laisser indifférents les laïcs, les prêtres du diocèse ni, à plus forte raison, l'Evêque.

Membre du Comité épiscopal de la Mission de France, je sais combien ces prêtres sont attachés à l'Episcopat et combien ils sont désireux, en conformité avec la tâche que l'Eglise leur a confiée, de l'aider à promouvoir l'esprit missionnaire. Par une réflexion théologique de haute qualité, par leurs contacts variés avec des milieux différenciés, soit dans le monde ouvrier, soit dans le monde rural ou maritime, soit dans des équipes de la recherche scientifique ou dans le Tiers-Monde, par la confrontation permanente organisée entre ces équipes, la Mission de France a rendu et continue à rendre d'immenses services à l'Eglise. Je pense que leur route quotidienne est semée de difficultés : prêtres interdiocésains, ils ont du mal à s'insérer avec leur vocation propre dans la vie d'un diocèse particulier, à y être accueillis comme tels.

Certes, ils sont eux-mêmes prêts aux nécessaires révisions et reconnaissants à ceux qui les aident à trouver la voie d'un meilleur service. Mais peut-on contester la valeur de leurs intuitions et fermer les yeux sur les résultats d'une action qui leur vaut tant de sympathies dans tous les milieux et qui présente un visage d'Eglise et un témoignage de foi auquel tant d'hommes sont sensibles ?

A Chasseneuil et à Saint-Angeau, comme ailleurs, il reste beaucoup de travail à faire. Les pères en ont conscience. Mais je puis dire que, prenant contact avec les chrétiens de ce secteur, j'ai senti chez des gens naguère encore éloignés de l'Eglise, la naissance d'une foi authentique et d'un attachement courageux au Christ et à son Eglise. C'est une poussée neuve qui donne confiance pour l'avenir. Elle est l'œuvre de la grâce de Dieu, mais au témoignage des néophytes, cette grâce a eu pour instruments les pères de la Mission : la vérité de leurs contacts, la profession quotidienne de leur foi à travers leur vie de travail. Je tiens, au moment où ils partent, à leur exprimer toute ma reconnaissance et à leur donner l'assurance de nos vœux et de nos prières.

Leur témoignage ne sera pas perdu. L'équipe des prêtres diocésains qui va leur succéder gardera ce qu'il y a eu de meilleur dans leur action. Je suis prêt à chercher avec eux les moyens les plus appropriés pour que la Mission continue et s'étende.

*René KERAUTRET,
Evêque d'Angoulême.*

Carnet de la mission

**La mère de Norbet CRAMATTE,
La mère de Jean-Paul COELENBIER,
La belle-sœur de Bernard MORELLET,
le frère, la belle-sœur et un neveu de Jean-Marie FERTE,
sont décédés cet été.**

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Ouvrages reçus

L'Évangile selon saint Luc

**L'Expérience chrétienne de
l'isolotto.**

**Catéchuménat, données de l'histoire
et perspectives nouvelles**

**Unité catholique
et Centralisation à outrance**

**Un peuple se dresse
Luttes ouvrières Mai 1968**

Le cheminement du peuple de Dieu

Le Socialisme

A. STOGER

Collection Parole et Prière, Desclée, 1969, 198 p.

Jacques SERVIEN

Paris, Seuil, 1969, 202 p.

André LAURENTIN et Michel DUJARIER

Centurion, 1969, 437 p.

Mgr Gustave THILS

Coll. « Documents et Recherches ». Ed. Eglise Vivante,
Louvain, 1969, 48 p.

Jean-Marie LEUWERS

Les Editions Ouvrières, 1969, 370 p.

Cardinal RENARD

Ed. Beauchêne, 1969, 125 p.

C. MONTARON et M. CLEMENT

Coll. Versa et Controverse, Ed. Beauchêne, 1969, 127 p.

Numéros disponibles

Nous consulter pour les numéros antérieurs à 1967.

1967 : n° 3 : Demain, quelle paroisse ? (R. Crespin).

n° 5 : « Cheminement de la Mission de France » (J.-F. Six) — Connaître le monde ouvrier (M. David).

1968 - n° 8 : Trois prêtres font le point. — Le phénomène de la déchristianisation [1] (R. Salaün).

n° 9 : Les événements (mai 1968) — Le phénomène de la déchristianisation [2] (R. Salaün, J. Rémond).

n° 10 : Prêtres dans la vie ouvrière (M.B. et J. Deries) — Catéchisme, sacrements, évangélisation (J. Rémond).

n° 11 : L'Église chez nous. — Valeurs et foi chrétienne (P. Deladœuvre).

n° 12 : Le Forum de Lyon (N. Guillot). — Rapport du Comité épiscopal de la Mission de France.

1969 - n° 13 : Le « religieux » et la foi — Une Église dans un peuple opprimé (Dom Frago).

n° 14 : Dans le Soissonnais — Crise de la ville ou crise de la société P (P. Macquart).

n° 15 : Crise de la Mission de France P (J. Vinatier). — L'Association et l'Année sacerdotale (R. Salaün).

n° 16 : La fermeture du Séminaire de la Mission de France. Pour une formation spécialisée des prêtres missionnaires (E. Marcus).

Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F). — R. Salaün — Évangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F). — J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50). — M. Massard — Foi et religion (7/1968) (1 F 50).

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés

Prélature

B.P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.o.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle